



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600083634U

à Monsieur le conservateur de
Bibliothèque Publique d'org
hommage de l'auteur

E. Jannin

29 Mars 1861.

POÉSIES.

TYPOGRAPHIE J. DEJUSSIEU ,
rue du Châtelet, 44.

POÉSIES

DE

JULES GUILLEMIN.

ÉLÉGIES. — SONNETS. — CHANSONS, etc.



CHALON S. S.

JULES DEJUSSIEU,

Rue du Châtelet, 14.

1853

285. 0. 68

103
1



Ce livre est un hommage du cœur
offert d'abord à mon noble père et à ma
digne mère, puis à mes amis, enfin à
tous ceux que j'aime et vénère. Qu'ils en
acceptent la dédicace avec bienveillance,
et je serai heureux.

Dijon, juin 1846.

LETTRE DE BÉRANGER A L'AUTEUR.

(Voyez aux Notes , pages 277 et 279.)

J'ai reçu , Monsieur , les trois jolies chansons que vous m'avez adressées , et l'aimable lettre qui les accompagne et qui m'a vivement touché.

Vos chansons révèlent autant de facilité que d'esprit et des sentiments qui vous honorent ; mais si les louanges que vous me prodiguez ne me trompent pas , la meilleure me semble celle que vous avez la bonté de me consacrer. Peut-être , Monsieur , les deux autres sont plus négligées de style , et celle des Rêves est un sujet trop usé , si heureux que soient les ornements que vous lui avez prêtés.

Pardonnez-moi ces remarques , Monsieur , qui n'empêchent pas ces essais d'avoir un véritable mérite comme poésie et comme chansons. Toutes ces trois chansons prouvent , malgré ce que vous avez l'obligeance de me dire , que si j'avais une Pénélope , elle pourrait un de ces jours passer en vos mains , Monsieur , avec mon arc et mes flèches. En vérité , il n'y aurait pas grand mal , car aujourd'hui l'arc et les traits restent accrochés au mur du vieil invalide.

Servez-vous en donc , et croyez à tout le plaisir que j'aurai d'applaudir à chaque fois que vous atteindrez le but.

Recevez-en l'assurance , Monsieur , ainsi que mes remercîments bien sincères.

BÉRANGER.

Passy, 19 janvier 1850.

POÉSIES.

SONNET PROLOGUE.

Comme un insoucieux trouvère ,
▲ l'esprit fantasque et changeant ,
Narguant les sots et leur argent ,
J'ai chanté l'amour et mon verre .

Cher critique que je révère ,
Ne te montre pas exigeant ,
Et sur cette œuvre peu sévère .
Jette un regard encourageant .

**Je sais que ce livre est frivole ,
Mais aider l'oiseau qui s'envole
Inhabile encor, loin du nid!...**

**Donner la main avec clémence ,
Au jeune écrivain qui commence ,
Sont des œuvres que Dieu bénit.**

SUR UNE FLEUR.

Va ! ton destin est beau , pauvre fleur printannière .

ANTOINE DE LATOUR.

O toi , qu'Emma la jolie

A cueillie

Dans les herbes du chemin ,

Réponds-moi , petite rose ,

Quelque chose .

Est-il plus blanc que sa main ?

Vis-tu chevelure noire ,

Front d'ivoire ,

Sur un regard plus mutin?
Et sous des flots de dentelle,
Pied plus frêle
Marcha-t-il dans le satin?

Mais, aussi, pourquoi le taire,
Rien sur terre
Est-il plus dur que son cœur?
Pour ma passion sincère,
La faussaire
N'a qu'un sentiment moqueur!

Comme toi, je voudrais être
Fleur et naître
Dans l'enclos de son jardin ;
Pour qu'un jour sa main me cueille
Et m'effeuille,
Dussé-je en mourir soudain !

Chalon, 24 juin 1844.

SONNET.

SUR UN VIEUX CHATEAU DE BOURGOGNE.

J'aime les vieux manoirs, ruines féodales.

LOUISE COLLET.

Nid d'aigle que le temps a brisé de son aile ,
Déjà , sous nos vieux ducs , meurtri par vingt combats ,
Noir géant dont le lierre a verdi la tourelle ,
Réponds à ma demande et surtout parle bas.

Dans tes murs étouffants quelque dolente belle ,
Sous les fers d'un félon n'expira-t-elle pas ?

Et ton cachot humide, oubliette mortelle,
N'a-t-il pas des captifs absorbé le trépas ?

N'entends-tu pas , souvent , le soir à la veillée ,
Une étrange rumeur dans ta tour isolée ,
De longs ricanements sur tes créneaux déserts ?

Et par les nuits de bise , aux heures les plus sombres ,
Parfois , ne vois-tu pas les fugitives ombres
Des morts de cinq cents ans , s'envoler dans les airs ?

Chalon , 3 juillet 1844.

ÉLÉGIE.

ÉLINA.

Non vult consolari.

Sous le bosquet silencieux ,
La blonde Élina , solitaire ,
A penché son front vers la terre ,
Et des pleurs ont mouillé ses yeux .

Seul , de cette larme qui tombe ,
J'ai cru deviner la raison ,

Triste, elle a quitté sa maison,
Sa sœur, sa mère et sa colombe.

A ses genoux, j'allai m'asseoir,
Et doucement lui dis : Pauvre ange,
Tu l'aimes donc d'amour étrange,
Pour en pleurer matin et soir ?

Oh ! crois-moi, pour toujours oublie
Un ingrat qui put te trahir !
Ton printemps rit, tu peux cueillir
Bien d'autres amours, dans la vie.

Et l'enfant me dit en pleurant :
Il me tuera, je te l'avoue ;
Mais, quoiqu'avec mon cœur il joue,
Je ne l'oublierai qu'en mourant.

Chalon, 12 juillet 1844.

LÉGENDE NORWÉGIENNE.

CHRISTINE.

A seize ans, la blonde Christine,
Dans le palais d'un roi puissant,
Brillait par sa grâce enfantine,
Par son teint rosé d'églantine
Et son front pur et rougissant.

— « Écoute, ô Christine la blonde !

» Veux-tu m'aimer ? lui dit son roi :

» Ma cavale à la croupe ronde,

- » A la crinière qui l'inonde,
- » Et son harnais d'or, sont à toi !

— » Que dirait là haut ma patronne ?

- » Sire, il est dans votre palais,
- » Plus d'une comtesse ou baronne
- » Qui des joyaux d'une couronne
- » Ont le cœur épris ; aimez-les !

— » Enfant, le souverain qui t'aime,

- » Pour se mirer dans tes beaux yeux,
- » Dût-il encourir l'anathème,
- » Te donnerait le diadème
- » Et le sceptre de ses aïeux.

» Veux-tu la moitié de son trône ?

— » Non, dit l'enfant, mon doux seigneur,

- » Gardez vos biens, votre couronne

» Qu'un éclat si pur environne,
» Je ne vendrai pas mon honneur.

— » Tu te ris de moi, jeune fille,
» Répondit le royal amant,
» Vois ce glaive acéré qui brille,
» Le feu qui rougit cette grille!...
» Choisis, du trône ou du tourment! »

Sur la douce enfant de Norwège,
Le regard de Dieu sut veiller ;
Cette égide qui la protège
La prémunit contre le piège
Où son âme allait s'effeuiller.

Dans les tourments, elle succombe
En priant Dieu pour le pervers,
Et lorsque sans vie elle tombe,

Son âme, en forme de colombe,
S'enfuit par les vitraux ouverts.

Elle est au ciel, et chaque année
Sur sa tombe, contre les monts,
Croît une fleur, de bleu veinée,
Dont la tige, jamais fanée,
Met en fuite les noirs démons.

.
.

C'est du moins la naïve histoire
Qu'un vieux moine au style fervent,
Dans l'ombre de son oratoire,
Écrivit, le fait est notoire,
Sur le rituel du couvent.

Chalon, 27 juillet 1844.

SOUHAITS.

Reçois mes vœux sans nombre,
O mes amours!
VICTOR HUGO.

Je voudrais te former un nid
Tressé de jasmins et de roses,
Où reposer ton front béni,
Lorsque tes paupières sont closes.

Je voudrais savoir des lacs bleus
Baisés par la brise endormie,
Où nous voguerions, oublieux,
Loin des jaloux, ô mon amie!

Je voudrais savoir un jardin ,
De bouquets diffuse corbeille ,
Où nous irions , dès le matin ,
Dans sa ruche éveiller l'abeille .

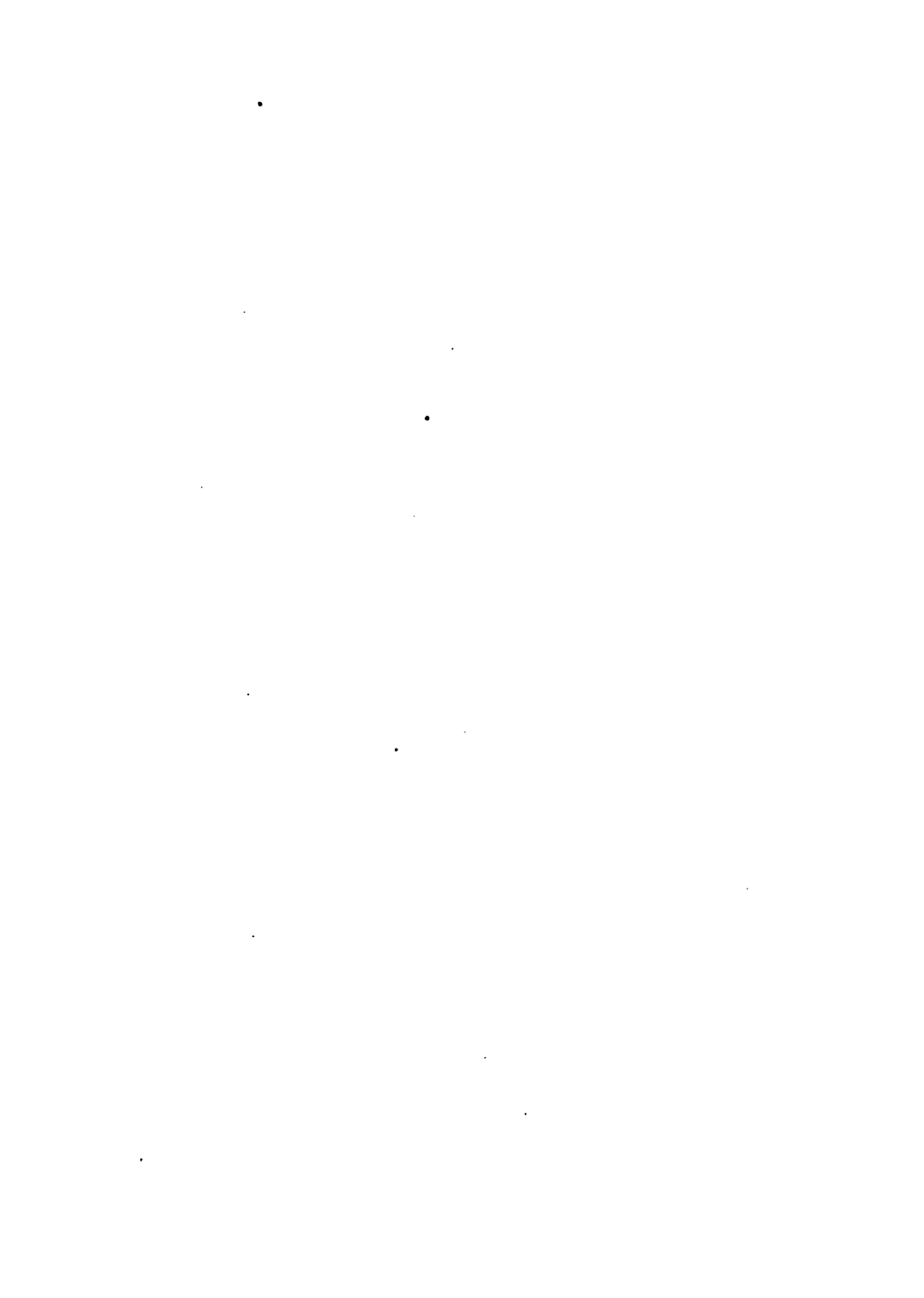
Je voudrais savoir des grands bois ,
Des buissons où le merle jase ,
Que la libellule , cent fois ,
Frôle de ses ailes de gaze !

Tous les beaux lieux qu'on peut rêver ,
Ciel d'Espagne et palais d'Asie ,
Enfant , je voudrais les trouver
Pour y bercer ta fantaisie !

Je voudrais pouvoir , à ton front
Qui sous de noirs cheveux rayonne ,
Mettre le radieux fleuron ,
Ou de comtesse ou de baronne !

Je voudrais un jour être roi ,
Avoir le plus glorieux trône ,
Pour tout partager avec toi ,
Cour , honneurs , trésor et couronne !

Et , sans feinte , je te le dis ,
Je voudrais être Dieu lui-même ,
Et t'offrir mon beau paradis ,
En te criant : C'est toi que j'aime !



ÉLÉGIE ANTIQUE.

NÉÈRE.

- « Quoi ! tu vas, Cléotas, loin des bords de Naxos !
- » Ton navire aux flancs creux t'emporte sur les flots !
- » En partant, tu m'as dit : O ma blanche Nèere ,
- » Ne te désolés pas , car toi seule m'es chère ,
- » Je t'aimerai toujours !... et ton dernier adieu
- » S'est tracé sur ma lèvre en un baiser de feu !
- » Tu pleurais, Cléotas , oh ! puisse ta maîtresse
- » Exciter dans ton cœur toujours la même ivresse ,
- » Et te sembler toujours riche d'autant d'attraits !
- » Tu verras des cités , de splendides palais ,

- » Des temples de porphyre où tant de luxe abonde !
- » Des vierges au front blanc, à chevelure blonde ,
- » A la taille pareille au palmier de Délos ,
- » Aux épaules d'ivoire, aux grands yeux de Lotos !
- » Peut-être, en verras-tu de si nobles, si belles ,
- » Qu'elles ne céderaient qu'aux seules immortelles !
- » Mais nulle n'aimerait Cléotas comme moi :
- » Si tu m'abandonnais, je mourrais loin de toi !
- » Mais non, tu l'as juré, non, Vénus elle-même
- » En toi n'effacerait celle que ton cœur aime !

- » Maintenant, exaucez mes vœux, ô Dieux des flots !
- » Protégez mon amant, et que les matelots
- » Voient la mer s'aplanir sous la rame flexible !
- » Zéphyrs, enflez la voile, et que d'un cours paisible ,
- » Cléotas, sur votre aile, au bord soit emporté !
- » Thétis aux pieds d'argent, puissante Dêité ,
- » Qui diriges du doigt la course vagabonde
- » De ton char dont la roue effleure à peine l'onde ;
- » Épouse de Pélée aux cheveux blanchissants ,

» Si jamais sur tes bords j'ai fait fumer l'encens
» Qui monte vers le ciel en spirale embaumée,
» Ramène un bien-aimé près de sa bien-aimée;
» Écoute ma prière, et toujours tes autels
» Recevront par mes soins des honneurs solennels. »

C'est ainsi que parlait, dans une anse sauvage,
Une vierge à l'œil noir, près du bruyant rivage;
Et son regard au loin sur les flots contemplait
Un vaisseau qui, poussé par la brise, volait.
On eût vu, par moment, une larme brûlante
Se rouler sur sa joue en perle transparente;
Sa gorge palpiter, sa délicate main
S'appuyer sur son front naguère si serein,
Et maintenant voilé d'une tristesse amère.

Cependant le soir vint, et la jeune Néère
Ne vit pas que la nuit envahissait les champs,
Que des oiseaux divers s'assoupissaient les chants.
Les pasteurs fatigués, des rochers, des prairies,
Ramenèrent leurs troupeaux au sein des bergeries;

Le laboureur pressait ses bœufs au pas tardif,
En piquant leurs flancs lourds de l'aiguillon hâtif ;
Plus loin , sous un bosquet couronné de charmillas ,
Dansait , au son du luth , un chœur de jeunes filles.
Pensive , elle rentra bien tard dans le hameau ,
Sous son modeste toit , au flanc du vert côteau ;
Et ce soir là , dit-on , plus d'une fois sa mère
Lui dit en soupirant : « Qu'as-tu donc , ma Née ? »
» Pourquoi ne pas manger de ce fruit odorant ?
» Ma main l'avait cueilli pour toi qui l'aimes tant.
» Pourquoi ton front chagrin penche-t-il vers la terre ?
» Pourquoi pleurer ? tu fais pleurer ta vieille mère ! »
Et quand elle chercha sur son lit le repos ,
Elle entendit sa fille étouffer des sanglots !

Quelques mois se passaient , et la blonde bergère
Ne réjouissait plus la paisible chaumière ;
On ne la voyait plus , si vive le matin ,
A ses abeilles d'or enlever le butin ,
Traire sa chèvre blanche et presser le laitage ,

Ou s'envoler , folâtre , aux fleurs du pâturage ,
En lançant aux échos une fraîche chanson ;
Elle ne cherchait plus de nids , dans le buisson ;
Plus de jeux , et le soir ses compagnes rieuses
Vainement l'appelaient à leurs rondes joyeuses ;
Elle revenait triste... et sa mère pleurait ,
Et , pour la consoler , son enfant souriait :
Mais , sous son chaste voile , on voyait son cœur battre ,
Et des larmes couler sur sa gorge d'albâtre.
Lorsque baissait le jour , elle allait constamment
Sur le bord de la mer où partit son amant ;
Là , le front dans la main , le regard sur les ondes ,
Elle suivait des yeux les barques vagabondes ,
L'hirondelle marine et l'alcyon plaintif
Qui dépose son nid au flanc du noir rescif ,
La mouette effleurant les eaux d'un vol rapide ;
Et dans l'obscur lointain la blanche Néréide
Sur la vague élevant son dos de neige.
Un soir ,
Nèère sur ces bords ne revint pas s'asseoir.

L'oiseau qui gazouillait non loin dans le bocage,
Déplora son absence aux échos du rivage ;
Et pendant tout un mois, le pêcheur, de retour,
En séchant ses filets, regardait à l'entour,
Surpris de ne plus voir cette vierge éplorée
Qui toujours sanglotait vers la rive azurée.

Dans une humble chaumière, à la triste lueur
D'une lampe fumeuse, en un lit de douleur,
Néère reposait..... A la voir, abattue,
On eût dit de Paros une antique statue,
Car rien n'animait plus ce front décoloré,
Pâle comme un cadavre au Tartare livré.
Ainsi, dans les vallons se fane l'asphodèle,
Lorsque l'Eurus glacé l'a courbé de son aile ;
Sa mère préparait un breuvage, et pleurait
Et fixait sur sa fille un regard où régnait
La vive anxiété d'une sainte tendresse !
Pauvre mère, depuis longtemps, nulle caresse,
Nul baiser sur sa joue ou sur ses cheveux blancs,

Nul bras pour soutenir ses genoux chancelants !...

Un mal , mal inconnu , venait briser sa fille ,

Néère , son trésor , son unique famille ,

Tout ce qui lui restait de bonheur ici-bas ,

Dans ses bras s'éteignait , en proie au noir trépas !

Tout-à-coup , son enfant se réveille et s'écrie :

« Lieux plantés d'orangers , là-bas dans la prairie ,

» Où j'ai vu mon amant pour la première fois ,

» Oh ! que ne puis-je encor m'égarer dans vos bois !

» Ma mère , qu'il est beau , sa chevelure est noire ,

» Son front si gracieux est blanc comme l'ivoire !

» Pourquoi s'est-il enfui ? Viens , mon baiser t'attend.

» Ciel ! ta lèvre est glacée !... Ô mortel inconstant ,

» Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ? Et vous , ô mes compagnes ,

» Pourquoi n'allez-vous plus danser sur les montagnes ?

» Là nous le trouverons , vous savez , je l'aimais ;

• Quand il n'était pas là , je ne restais jamais.

» Viens dans mes bras , ami , car vois-tu , je t'adore

» Comme l'agneau le blé que le blond Phœbus dore ;

» Viens sur mon cœur, où gît, pauvre bouquet fané,
» Ce lys qu'en d'autres temps ta main m'avait donné.
» Tu laisses ton amante, oublieux!... Chèvre blanche,
» Ne te hasardes pas sur ce rocher qui penche,
» Prends garde au précipice..... Ô Cléotas, adieu!... »
La fièvre dans ses yeux brillait en traits de feu;
Sans force, elle tomba dans les bras de sa mère.

Un jour, entraît au port une riche galère,
Rapportant à Naxos des tapis de Milet;
Cléotas, sur ces bords l'amour le rappelait,
Courut vers le côteau, dans une verte allée
Où par de vieux ormeaux la chaumière voilée
Ne se montrait qu'à peine au milieu des buissons.
C'était alors le temps où régnaient les moissons :
La joie était partout, partout des chants de fête,
Des couronnes d'épis décoraient chaque tête;
Et Cléotas volait, et l'Amour, Dieu vainqueur,
Réflétait sur son front les transports de son cœur,
Quand l'un des moissonneurs lui cria : « Ta Nèère

» Pour les ombres du Styx a quitté cette terre ,
• Et sa tombe blanchit là-bas sous ces ormeaux. »
Il y court et ses yeux ont dévoré ces mots :
« Vierges , parmi ces fleurs gît la jeune Nèère.
» Sur son corps délicat , pèse une lourde pierre ,
» Sur sa tombe , à l'envi , coupez vos longs cheveux ,
» En offrant à l'Amour vos larmes et vos vœux ,
» De crainte que ce Dieu qui nous ravit cette âme ,
» De vos jours , sans pitié , ne coupe aussi la trame. »

Chalon, octobre 1844.

DÉDICACE.

ENVOI ROMANTIQUE.

Or ça , mon beau page ,
Mon page à l'œil noir ,
Porte ce message
Au prochain manoir !
Vole dans la plaine.
Au son de ton cor ,
La comtesse Hélène ,
Jeune châtelaine
Aux longs cheveux d'or ,
Baissera , sans doute ,

Son vieux pont-levis !

Isolin, écoute ,

Ne fais pas en route

De joyeux devis.

Selon ta coutume ,

Ne vas pas , félon ,

Perdre un temps bien long

Pour un flot d'écume ,

Pour un papillon.

Monte à la tourelle ,

Fléchis les genoux

Devant la cruelle ,

Et dis : « Damoiselle ,

» Voici que vers vous ,

» J'accours pour remettre ,

» Du baron mon maître ,

» Dolent troubadour ,

» La plaintive lettre

» Et les lais d'amour :

» C'est lui qui m'envoie ;

» Que le roi des cieux

» Vous tienne en sa joie ! »

Pars ! que ton pied broie

L'étrier poudreux !

Et si la comtesse

Montre en ses beaux yeux

Un peu de liesse ,

Je fais la promesse ,

Par tous mes aïeux ,

De payer ton zèle ,

Mon page fidèle ,

D'un don précieux.

Chalon , 5 janvier 1845.

DÉDICACE.

Il ne te faut que les couronnes
Des fleurs de champs que tu moissonnes ,
 En souriant ;
A tes pieds , la valse rapide ,
A ton front , la perle limpide
 De l'Orient.

Tu n'eus jamais que d'heureux rêves ;
Pour toi chante le flot des grèves
 Dans les roseaux.
Pour toi s'ombrage la charmille
Et pour toi le bosquet fourmille
 De nids d'oiseaux.

Et tu veux qu'en rimes funèbres ,
Mes vers aillent dans les ténèbres ,
 Troubler les morts !
Crois-moi , n'éveillons pas la tombe :
D'attrister ton cœur de colombe
 J'aurais remords !

Enfant, ne laisse pas proscrire
De tes lèvres le gai sourire ,
 Souris toujours ;
Car , trop tôt, quand tu seras femme ,
Tu verras, hélas ! de ton âme
 Fuir les beaux jours !

A toi, candide jeune fille ,
Tout ce qui rit, fleurit ou brille ,
 A toi les jeux !
Bien loin d'une tête si chère ,
Déchaînez-vous, tourmente amère ,
 Vents orageux !

D'autres pareront ta corbeille

D'un bouton de rose vermeille,

D'un lys charmant !

Pour moi, je veux à tes guirlandes,

Attacher une fleur des landes,

Tout simplement !

Chalon, 6 janvier 1845.



TRADUCTION.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

ODE XXX D'ANACRÉON.

Un jour, de chaînes de fleurs,
Du Parnasse les doctes sœurs
Chargèrent Cupidon, le petit Dieu volage,
Et le mirent captif aux mains de la beauté !
Maintenant de Paphos, la belle Délite,
Pour racheter son fils de l'esclavage,
Offre une rançon d'un grand prix ;
Mais c'est en vain, l'Amour de ses fers s'est épris,
Moins vaut pour lui liberté que servage.

Chalon, 44 février 1845.



CHANT.

Dis-moi , ma douce fiancée ,
Que cache donc ta main rosée
Sous tes cheveux blonds comme miel ?
Ne serait-ce point , ma charmante ,
De la neige que sur ta mante
Dieu fit choir lè jour de Noël ?

Serait-ce point la molle écume
Dont le vieux Rhin , couvert de brume ,
Au bord , vient franger le gravier ?
Serait-ce une fleur virginale ,

SONNET.

**SUR UNE JEUNE DAME QUI TENAIT UN ENFANT
SUR SON SEIN.**

**Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui
RACINE.**

Quel doux tableau ! voyez , la jeune et blanche femme
Pareille aux anges blonds que peignit Raphaël ,
Des sentiments divins , peintre immatériel ,
Sur son front se répand le bonheur de son âme !

Son œil , qui s'embrasait jadis d'une autre flamme ,
Couve son frêle enfant d'un regard maternel !

Et son cœur inquiet, pour ce trésor réclame
Et les biens de la terre, et la faveur du ciel !

Elle approche son sein, doux vase d'ambroisie ,
Que presse de l'enfant la lèvre épanouie ,
Comme une abeille d'or qui se pend à des fleurs !

Et quand ses petits yeux ont fermé leur paupière ,
Sur son front elle appuie un long baiser de mère ,
Et, rêveuse, répand en souriant des pleurs.

Chalon, 23 juillet 1845.

PENSÉE

ÉCRITE SUR LE VOLUME DES POÉSIES D'ÉLISA MERCŒUR.

Pauvre enfant, tu vécus et mourus solitaire,

Et déjà le gazon a verdi sur la terre

Qui presse ton front endormi.

C'est la fatale loi... la beauté... le génie,

La jeunesse épanchant ses torrents d'harmonie,

Et puis la tombe... et puis l'oubli !...

Juillet 1845.

TRADUCTION.

HORACE ET LYDIE.

ODE D'HORACE.

HORACE.

Lorsque je t'adorais d'un amour idolâtre,
Sans craindre, chaque jour, qu'un rival odieux
N'entourât de sa main ton joli cou d'albâtre,
Auprès de mon bonheur, qu'était celui des Dieux ?

LYDIE.

Lorsque tu m'appelais ta chère âme, ta vie,
Que nulle autre n'avait de pouvoir sur tes sens,
Qu'à tes regards Chloé n'effaçait pas Lydie,
Vous seuls, vous connaissiez ma joie, ô Dieux puissants.

HORACE.

J'aime Chloé la blonde ; elle sait de la lyre
Marier l'harmonie à son chant si vanté.
J'abandonne mes jours au Dieu du sombre empire ,
S'il veut les ajouter aux jours de ma beauté.

LYDIE.

Calaïs règne seul sur mon âme ravie ,
Il partage mes feux , et son front est charmant ;
Deux fois au noir Pluton je donnerais ma vie ,
S'il voulait prolonger celle de mon amant.

HORACE.

Dis-moi , si des amours la Déesse légère
De nouveau m'amenait repentant à tes pieds ,
Si je quittais Chloé , maîtresse passagère ,
Mes torts , ô ma beauté , seraient-ils expiés ?

LYDIE.

Calaïs est constant , son cœur n'est pas frivole ,
Il a fait le serment de n'adorer que moi ;
Et toi plus inconstant que la feuille qui vole ,
Je t'aime... et je veux vivre et mourir avec toi.

ÉLÉGIE.

ALICE.

Bell' alma inamorata.

Au fond de la verte vallée,
S'élève un vieux rocher bruni,
Où croît la pâle giroflée,
Où le passereau fait son nid.

Un ruisseau d'argent s'en épanche,
Et serpente sous les sureaux,
Qui laissent neiger leur fleur blanche
Dans le sein limpide des eaux.

Vers ce lieu béni, tout enchante,
Loin du bruit d'un monde importun,
Dans les arbres, toute voix chante,
Tout, dans l'herbe, donne un parfum

Cependant, chaque soir, à l'heure
Où brille le ciel constellé,
Là, je viens m'asseoir, et je pleure,
Sans vouloir être consolé !

C'est que la tombe s'est fermée
Sur celle que mon cœur aima.
Dieu d'un rayon l'avait formée
Plus chaste et blanche qu'Eloa.

Chacun la chérissait en frère,
Car elle avait, fille du Ciel,
Pour le pécheur une prière,
Pour la souffrance un peu de miel.

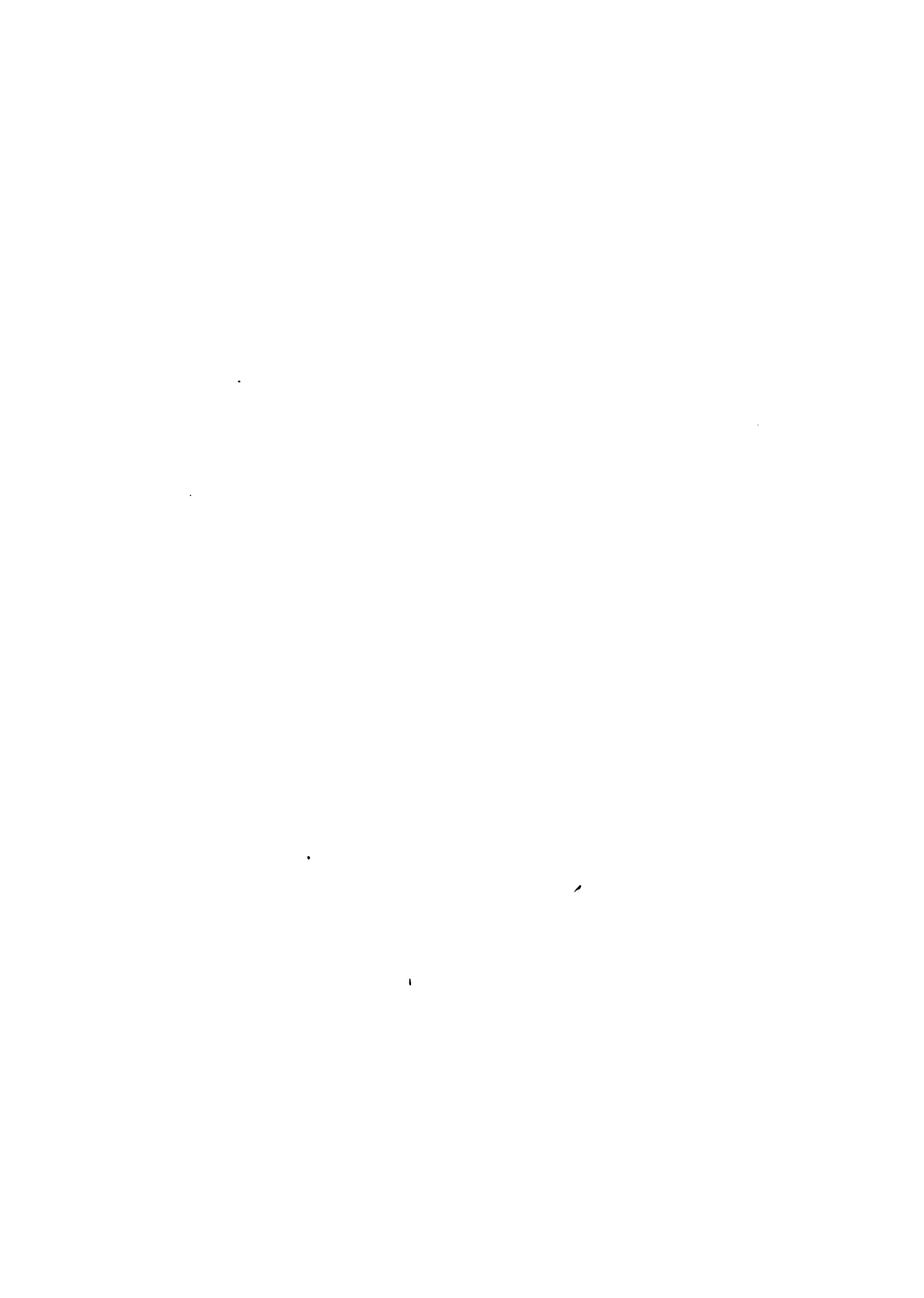
L'éloge naissait sur sa trace,
Au milieu du bal enchanté,
Les jeunes gens vantaient sa grâce,
Les jeunes filles, sa beauté !

Et c'est vers ce roc qui surplombe,
Qu'un soir doré du mois de Mai,
S'ouvrit son âme de colombe,
Et j'appris que j'étais aimé.

Hélas ! vers la céleste voûte,
Elle a pris l'essor, et depuis,
Mes pleurs s'écoulaient goutte à goutte,
Dans le long silence des nuits.

Mais Dieu finira ce supplice
D'un Golgotha trop odieux,
Encor quelques jours, mon Alice,
Et nous nous aimerons aux cieux.

Dijon, mai 1846.



FABLE.

LA ROSE ET LE LIMAÇON.

Un limaçon traçant son sillage sur l'herbe,
Aperçoit, dans l'allée, une rose superbe,
Dont le corset mousseux venait de s'entr'ouvrir :
— « O toi, dont la beauté d'amour me fait mourir,
» Dit-il, d'un ton mielleux, permets que je dépose
» Un baiser sur ta bouche, ô virgine rose ! »
La fleur, au Céladon, reprend en souriant :
— « Oh ! croyez-moi, laissez le papillon brillant,
» La frêle libellule, et l'inconstante abeille.

» Effleurer d'un baiser ma corolle vermeille :

» Ils sont sveltes et beaux, vous êtes lourd et vieux :

» Portez à d'autres fleurs votre have et vos vœux. »

— « J'en saurai rencontrer quelqu'autre moins rebelle,

» Reprend le limaçon... C'est vrai, ma toute belle,

» Je have quelquefois, mais ma have est d'argent. »

— « Que ne le disais-tu, l'amour est indulgent :

» Viens dormir sur mon cœur, c'est toi que j'idolâtre ! »

Ainsi, tout, pour de l'or, se vernit et se plâtre.

Dijon, 18 mai 1846.

L'AMOUR.

Dis-moi, sais-tu pourquoi, ma blanche bien-aimée,
Sous les baisers du vent, la fleur s'ouvre embaumée,

Aux premiers feux du jour?

Pourquoi, sur le vieux mur, au front de la tourelle,
L'hirondelle aux doux cris, jase avec l'hirondelle :

C'est l'amour!... c'est l'amour!

Pourquoi le papillon à l'alle diaprée,
Poursuit, en voletant, sa compagne adorée

Sur les fleurs d'alentour?

Pourquoi le rossignol, barde de la vallée,
Lance aux échos ravis sa roulade perlée :

C'est l'amour!... c'est l'amour!

Pourquoi, lorsque je vois ta chevelure blonde,

Ta lèvre de corail, où le sourire abonde,

Soudain et sans retour,

Oubliant et la terre et ses biens qu'on envie,

Pour y mettre un baiser, je donnerais ma vie :

C'est l'amour !... c'est l'amour !

Dijon , 45 juillet 1846.

BRUNE ET BLONDE.

Anna, votre tête est blonde
Comme le blé ;
Votre œil où l'azur abonde,
Semble le cristal d'une onde
Que le vent du nord qui gronde ,
N'a pas troublé.

Mathilde, ô ma souveraine,
Pour votre front,
Pour vos longs cheveux d'ébène,
Dignes d'un bandeau de reine,
Bien des fous qu'Amour entraîne ,
Se damneront.

Nuls cœurs ne vous seront rebelles ,
Jeunes filles , vous êtes belles ,
Comme des fleurs que sur leurs tiges-frères
Le soleil vient de nuancer !
A voir vos grands yeux bleus , ô ma blonde déesse ,
A voir vos cheveux noirs , ma brune enchanteresse ,
Le cœur ne sait où se fixer.

Tout ce que la femme
A de dévouement ,
Et d'ardeur dans l'âme
Pour son jeune amant ,
Règne et se fait lire
Dans vos yeux ardents ,
Dans votre sourire ,
Brune aux blanches dents.

Tout ce que la mère
Pour son jeune enfant ,

A de crainte amère,
D'amour triomphant,
Clairement respire
Dans vos grands yeux bleus,
Dans votre sourire,
Belle aux blonds cheveux.

Soyez douce amante,
Et Dieu sourira.
Soyez mère aimante,
Dieu vous bénira.
Ma brune enivrante,
Ma blonde charmante,
Le bonheur est là !

Dijon, 28 juillet 1846.

ADIEUX A DIJON.

**J'irai donc respirer l'air de ma Bresse aimée ,
Mon pauvre et doux pays ,
Avec ses enclos , ceints d'une haie embaumée ,
Et ses champs de maïs.**

**J'irai revoir les prés où l'herbe printannière
Trempe ses fleurs dans le ruisseau.
J'irai revoir le toît où bien souvent ma mère
La nuit pleura sur mon berceau.**

**Et mon clocher jauni , vieillard penché par l'âge ,
Vénérable témoin des siècles révolus ,**

Qui rit, lorsqu'un enfant vient de naître au village,
Et pleure ceux qui ne sont plus.

Tout pour moi, dans ces lieux, prend une voix et chante,
Pourtant j'y serai triste; oh ! dites-moi pourquoi ?
C'est que l'ange d'amour, dont la beauté m'enchanté,
Sera bien loin de moi !

Je ne la verrai plus, ma belle souveraine,
Avec son front d'albâtre, où siège la candeur,
Avec son teint d'œillet, ses longs cheveux d'ébène,
Avec son doux regard voilé par la pudeur.

Je ne la verrai plus embellir les soirées
Que prodigue l'hiver dans les salons joyeux,
Seule belle, au milieu de ces femmes plâtrées,
Seule pure, au milieu de ces cœurs vicieux.

Je ne la verrai plus, dans son église sainte,
Quand l'orgue harmonieux module ses accents :

Quand les arceaux sculptés de la divine enceinte,
S'imprègnent des parfums suaves de l'encens.

Mais bien souvent, le soir, dans ma pensée amère,
Quand je verrai l'étoile à la chaste lumière,

Dans les cieux resplendir,

Je lui crierai : va-t-en dire à ma bien-aimée
Que loin de ses beaux yeux, mon âme s'est fermée
Aux rêves de plaisir.

Que mon cœur est brisé, que l'ennui le dévore ;

Et dis-lui bien pourquoi,

C'est que l'ange d'amour que dans l'ombre j'adore,

Sera bien loin de moi.

Dijon, 25 août 1846.

LA COURONNE MYSTÉRIEUSE.

Uno avulso non deficit alter.
VIRGILE.

Une enfant , dans les prés , cueillait la fleur nouvelle ,
Du bois silencieux

Une femme sortit , jeune , parée et belle ,
Comme on doit l'être aux cieux.

La douceur rayonnait dans ses yeux de madone ;
Elle aborda l'enfant ,
Lui mit sur les cheveux une verte couronne ,
Et dit en souriant :

Ces fleurs n'ont point encore entr'ouvert leur pétale ,
Mais attends le soleil ,
Et tu verras éclore en urne virginale
Chaque bouton vermeil.

La blonde enfant grandit ; un soir, dans la prairie ,
Elle se promena ,
Abandonnant sa main sur une main chérie ,
Et la fleur boutonna.

Le jour où son époux sur sa mâle poitrine ,
L'éteignit en pleurant ,
On vit s'épanouir en rose purpurine ,
Le bouton odorant.

Bientôt , sur ses genoux , elle berça , charmée ,
Un enfant , doux trésor ;
Et , prodige nouveau , de la fleur embaumée ,
Sortirent des fruits d'or.

La mort prit son époux, ... puis, veuve inconsolée,

Elle perdit son fils,

Et, comme au vent d'hiver, de leur tige effeuillée

Tombèrent fleurs et fruits.

Mervans, 8 septembre 1846.

ÉLÉGIE.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE CAMPAGNE.

Le glas plaintif et sourd de la cloche rustique

Au fond du val s'est étendu.

Les sœurs, le fiancé, l'aïeul au front antique,

Pleurent le bien qu'ils ont perdu !

Le fossoyeur travaille... En parure de fête,

Leur ange est au cercueil par la mort moissonné ;

Le bouquet qui paraît si bien sa blonde tête,

Depuis son dernier bal, n'est pas encor fané.

Et vous qui conduirez son deuil... jeunes compagnes ,
 Essaim folâtre du hameau ,
Vous tressez dans vos mains les fleurs de nos campagnes ,
 Pour en décorer son tombeau !
Jamais n'était sortie une parole amère
De sa bouche... jamais un seul mot de dédain ;
Elle avait partagé son cœur entre sa mère ,
Son église , ses sœurs et son petit jardin.

On la voyait filer au seuil de sa chaumière ,
 Insoucieuse à son matin.
Pour joyaux elle avait quelque fleur printannière ,
 Cueillie au rebord du chemin.
Son éventail était le zéphyre rapide ;
Son salon , la verdure et les ombrages frais ;
La mousse , son tapis , sa glace , l'eau limpide ,
Où l'ingénue aimait à mirer ses attraits.

La candeur l'entourait de son chaste prestige ,

Et voilait l'éclat de ses yeux.

Comme un bouton de lys frais éclos sur sa tige ,

Tout son être était gracieux.

Les riches jeunes gens , de leurs regards de flamme

La suivaient sans relâche et briguaient son amour ;

Mais aucun de l'enfant n'avait éveillé l'âme ;

Un seul d'entre eux , Wilhem , fut payé de retour.

Leur bonheur était pur , quand de mai vint la fête ,

Que le soir brunit l'horizon ,

Seuls à l'écart , Wilhem et la blonde Rosette

Des prés foulèrent le gazon.

Puis la moisson jaunit ; bondissant dans les herbes ,

Rosette se cueillait un bouquet parfumé ,

En ornait son chapeau , s'asseyait sur les gerbes ,

Et souriait de joie à son Wilhem aimé.

O malheureux Wilhem ! le chant des morts commence ,

La cloche tinte tristement !

Le cortège à pas lents vers l'église s'avance,

Voile, voile ton front d'amant !

Wilhem, en chancelant, vers le cercueil s'arrête,

Le contemple un instant, lève ses bras aux cieux,

Baise le blanc linceul, dans sa douleur muette,

Et verse en deux ruisseaux tous les pleurs de ses yeux.

Vierge, repose en paix ! dors sous ta froide pierre,

Jusqu'au jour du commun réveil !

Tes restes n'ont besoin de vœux ni de prière,

Enfant, trop pur est ton sommeil.

Glisse à travers les fleurs qui croîtront sur sa tombe,

Gémis comme une harpe, ô triste vent du soir !

Et qu'en ce cimetière une blanche colombe

Vienne poser son nid sur le feuillage noir !

Mervans, 20 septembre 1846

ÉLÉGIE.

PIANTO.

Lorsque je vois la pervenche
Ouvrir sa coupe d'azur ,
Lorsque la lumière blanche
Ondule dans un ciel pur ;
Que sous l'épaisse feuillée ,
Par l'eau du matin mouillée ,
L'oiseau dit son chant joyeux ;
Lorsqu'avec un doux murmure ,
S'épanche une source pure
Au bosquet silencieux ;

Quand je vois la jeune fille ,
Fière de ses dix-huit ans ,

Qui , souriante , gaspille
Les trésors de son printemps ;
Quand son front blanc qui rayonne ,
Porte la double couronne
Du bonheur , de la beauté ;
Quand tous lui disant : Je t'aime ,
Mieux que l'or d'un diadème ,
Lui donnent la royauté !

Malgré moi , mon cœur se brise ,
Des pleurs coulent de mes yeux ,
Car trop souvent à la brise
Succède un vent furieux.
Quand mugira la tempête ,
La fleur courbera la tête ,
Au bois l'oiseau se taira ;
Et comme un lys que l'on cueille ,
Et qui sous vos doigts s'effeuille ,
La vierge se fanera.

Dijon , 3 février 1847.

A D I E U !

**Pardon, si jusqu'à vous ma parole s'élance,
Comme l'oiseau craintif qui se cache au buisson ;
Je devrais refouler dans l'ombre et le silence ,
Tout ce que mon cœur a d'ineffable souffrance ,
Mais vous êtes si belle , ô mille fois pardon !**

**Hier, je vous ai vue, au Parc, dans une allée,
Avec de blonds enfants aux lèvres de carmin ,
Ils prenaient avec vous leur joyeuse volée ;
Vous, charmante et rieuse, à tous leurs jeux mêlée ,
Vous couriez sur le sable , en leur donnant la main.**

Le hasard m'approcha de vous !... Soudain, madame,
Mon corps en tressaillit, et mon cœur se troubla
Aux rayons de vos yeux qui lancent une flamme ;
Et votre voix si pure, écho d'une belle âme,
Comme un parfum choisi dans tous mes sens coula !

Maintenant, de vos pieds secouant la poussière,
Vous allez vous enfuir, bien des yeux pleureront.
Oh ! pourquoi nous quitter, ravissante étrangère ?
Comme le chaste encens d'une sainte prière,
Mes vœux les plus ardents, en tous lieux vous suivront.

Et vous ignorerez qu'au milieu du mystère,
Un fou vécut, pour vous aimer et vous bénir !
Loin de vous, je serai plaintif et solitaire,
Et vous vivrez joyeuse, et mon nom éphémère,
Pour vous n'évoquera pas même un souvenir !

Dijon, 4^{or} avril 1846.

SUR UN ALBUM.

Pour lire un nom sur un blanc mausolée ,
Parfois s'arrête le passant ;
Quand tu verras cette page isolée ,
Puisse-t-elle fixer ton regard un instant ;
Et puis , si dans quelques années
Tu lisais ce vain nom dévoré par l'oubli ,
Pense à moi , comme aux fleurs que le vent a fanées ,
Comme à tout pauvre cœur sous l'herbe enseveli ,
Car une part du mien sera toujours ici.

DOUTE.

Ange ou démon, qu'es-tu? Nul ne sait ce que cache
Ton masque de chair rose! Est-ce une âme sans tache?
Est-ce un cœur ravagé, d'où l'espérance a fui,
Qui toujours confiant, toujours s'est vu trahi?
Es-tu pour ton amant une amante sincère,
Ou, comme un noir vautour qui brise dans sa serre
Le passereau tremblant que dans l'herbe il a pris,
Veux-tu verser sur moi ta haine et ton mépris?
Parfois, et j'en pâlis de honte et d'épouvante,
Un doute monstrueux à mes yeux se présente :
Je crois que ce beau vase au contour ciselé,
Ne cache dans ses flancs qu'un breuvage troublé;

Que ce cœur enfermé dans sa prison d'albâtre ,
Sous un souffle d'amour ne sait déjà plus battre ,
Que , vénale , on te voit faire au premier venu ,
Pour un honteux salaire , offre de ton sein nu !

Peut-être aussi , dis-moi , versas-tu , pauvre femme ,
Plus de pleurs qu'il n'en faut pour purifier l'âme :
Va donc , et par l'amour laisse toi couronner.
A quiconque aima bien , le ciel sait pardonner !
Oui , laisse moi rêver , Lais ou Madeleine ,
A ton sourire frais , à tes cheveux d'ébène ,
A ta lèvre vermeille , où ma lèvre souvent
A mis de doux baisers , et parfois en rêvant
Accorde une pensée au pauvre fou , dont l'âme
S'est prise pour jamais à l'amour d'une femme.

Dijon , 2 juin 1846.

PRIÈRE D'AMOUR.

**Toi qui portes diadème
De jeunesse et de beauté ,
Lorsque mon bonheur suprême
Est de te dire je t'aime !
Pourquoi tant de cruauté ?**

**Lorsque ma nuit se consume
A rêver de ton œil noir ,
Que mon pauvre cœur s'allume
Comme un cratère qui fume ,
Et met en toi son espoir !**

Quand mon seul désir, cruelle,
Sera de toujours pouvoir
Me mirer dans ta prunelle,
Où tant d'ardeur étincelle,
Ainsi que dans un miroir ;

Quand, dans l'ardeur de ma fièvre,
Je voudrais pouvoir laisser
Sur l'incarnat de ta lèvre,
Qui de ses faveurs me sèvre,
Mon âme, dans un baiser !

Dis-moi donc aussi : je t'aime !
Verse ces mots sur mon front
Que le désespoir rend blême,
Et sous l'eau de ce baptême,
Mes plus beaux jours fleuriront.

Dijon, 17 juillet 1846.

TOURTERELLES.

Je regardais de blanches tourterelles

Au collier noir ,

Ainsi que toi , gracieuses et belles.

Il fallait voir

Comme l'amour faisait trembler leurs ailes

Contre leur corps.

A ces ébats , à cette douce étreinte ,

A ces transports ,

Je m'écriai : Jolis oiseaux , sans crainte

Et sans remords ,

Vous vous aimez et le prouvez sans cesse ,

Tandis que moi ,

Je souffre en vain , car la belle déesse

En qui j'ai foi ,

Tend peu souvent sa bouche enchanteresse

A son amant ,

Et ne veut pas qu'à mon gré je caresse

Son cou charmant.

Dijon , 23 juillet 1846.

SONNET.

CONFESSION.

**Sentio et excrucior !
CATULLE.**

Ami , pardonne moi , pardonne moi , je l'aime ,
Comme n'aima jamais un mortel insensé.
Ami , ne flétris pas d'un trop dur anathème
Cet amour qui dévore ainsi mon cœur blessé.

Cent fois , pendant les nuits , je me maudis moi-même ,
Je voudrais voir ce nom à jamais effacé
De mon âme qu'il brûle , et cent fois je blasphème ,
C'est en vain , dans ces fers , je suis trop enlacé.

Ami , pardonne moi , car je suis bien coupable ,
Et je n'ai qu'un penser , tenace , inexorable ,
Qui me ronge le sein , comme fait le vautour .

Console moi plutôt , car mes jeunes années
S'effeuillent jour par jour et s'envolent fanées ,
Au souffle désastreux de ce fatal amour !

Dijon , 25 juillet 1846.

TRADUCTION.

**FRAGMENT DE LA SCÈNE DU BALCON
DE ROMÉO ET JULIETTE.**

JULIETTE.

Eh ! quoi , déjà partir , le jour est loin encore ,
C'était le rossignol à la chanson sonore ,
Qui charme tous nos soirs sur ce laurier fleuri ,
Et non pas l'alouette , ô Roméo chéri ,
Dont la voix a frappé ton oreille craintive.

ROMÉO.

Non , non , j'ai reconnu l'alouette hâtive ,
La fille du matin ; vois donc , mon ange aimé ,
Ces feux jaloux , durant l'horizon enflammé !

Le flambeau de la nuit s'éteint, l'aube s'éveille
Et la cime des monts devient déjà vermeille ,
Il faut partir et vivre , ou rester et mourir !

JULIETTE.

Non , Roméo , le jour ne peut encor s'ouvrir ,
C'est quelqu'astre inconnu que le soleil envoie
Pour te servir de guide , et t'éclairer la voie
Qui conduit à Mantoue... Oh ! ne pars pas !...

ROMÉO.

Le sort

Sur moi peut s'acharner , vienne à présent la mort ,
Je la brave pour toi... cette lueur si pâle ,
Non , ce n'est pas le jour , c'est le reflet d'opale
Que Cynthie a jeté de son disque d'argent !
Oui , c'est le rossignol au gosier diligent
Qui lance au ciel sa voix , en notes pétillantes ,
Ce n'est pas l'alouette !...

Dijon , 5 décembre 1847.

ROMANCE.

LE NID DE BOUVREUIL.

Venez, ma Blandine mignonne ,
Puisque l'herbe nous réunit,
Dans la halle où l'herbe foisonne,
Le bouvreuil a posé son nid.
Près de sa compagne joyeuse,
Il gazouille la nuit, le jour,
D'amour.

Et Blandine l'insoucieuse
Suivit le berger amoureux
Pour voir le nid au fond du chemin creux.

Voyez comme d'herbe et de mousse
Ils ont fait un nid gracieux ;

Ma Blandine, leur vie est douce,
A deux, point d'ennuis soucieux!
Si, comme eux aussi, ma gentille,
Nous pouvions causer nuit et jour

D'amour!...

Et la rieuse jeune fille
A ces mots du bel amoureux,
Le cœur ému, baissa ses beaux yeux bleus.

L'air était chaud, la haie ombreuse,
On s'assit, on considéra
La petite famille heureuse,
Et tard au village on rentra.
Depuis ce soir-là la fillette
Ne fait que rêver nuit et jour

d'Amour.

Et dans son cœur elle répète,
O mon Dieu, qu'il est dangereux
De voir un nid au fond du chemin creux.

Dijon, 15 février 1848.

ÉPITRE.

Comme d'un vase coule une liqueur choisie ,
Charles, ainsi, de ton cœur, vase de poésie,
Coulent des mots charmants pour le cœur d'un ami.
Ta lettre a ranimé mon esprit endormi ,
Et je veux à mon tour faire voler ma plume ,
Comme un brin d'herbe au vent, comme un flocon d'écume.
Laissons pour un instant Gaius aux lourds propos ,
Ombre du grand Pothier, respect à ton repos !
Causons donc, comme au temps où gais d'insouciance ,
Au collège, cueillant la fleur de la science ,
Mon bras au tien lié, nous traversions les cours ,
En charmant nos loisirs par maint et maint discours.
Ce bon temps-là n'est plus ; dans leur juste balance ,

J'ai pesé les grands mots qui pour notre ignorance
Sonnaient si doucement, plaisir et liberté,
Et de ces biens trompeurs j'ai vu l'inanité !

A mes yeux s'est ouvert le livre de la vie,
J'ai vu l'amour, le jeu, l'ivresse, la folie,
J'ai vu Rachel en pleurs, et Duprez éperdu,
Tenir un peuple entier à sa voix suspendu ;
J'ai vu les bals masqués où bondit le quadrille,
Palais de la folie où Momus s'égosille,
Où trop souvent, hélas ! sous un masque moqueur,
Nul n'a de joie au front, et nul d'amour au cœur !
J'ai vu, durant les nuits, sur la table rougie,
Hurler jusqu'au matin le démon de l'orgie,
Alors que tous les yeux par l'alcool flétris
N'ont plus de chauds rayons, les bouches plus de ris ;
J'ai vu, le front plâtré, l'impure courtisanne,
Pauvre manteau sali, lys brisé qui se fane,
Souvent par le besoin lancée au noir borbier,
Sans qu'une main d'ami la ramène au sentier,

Vous offrir en riant sa vénale caresse !

Puis, dans les beaux salons où le monde se presse ,
Aux accords de l'orchestre et de ses mille voix ,
Se sont réalisés mes rêves d'autrefois !

La lumière, aux flots d'or , s'épanouit en gerbes.
Ainsi que la rosée est suspendue aux herbes ,
Perles et diamants brillent de toutes parts ,
Aux fronts, sur les cheveux artistement épars.
La valse aux longs anneaux avec mollesse ondule
Aux sons voluptueux que l'orchestre module ;
Enfin, tout ce qu'on peut rêver de gracieux
Vous flatte en même temps et l'oreille et les yeux.

Mais le ciel l'a voulu, le ver pique la rose ,
En juillet, sous les fleurs le reptile repose ,
Après le bien le mal, la nuit après le jour.
A voir ces traits charmants qu'illumine l'amour ,
Ces longs regards voilés où la candeur rayonne ,
Ces fronts qui semblent ceints d'une chaste couronne ,
On dirait que jamais un mot méchant ou dur

Ne peut rider ces traits au contour rose et pur ;
Mais cela n'est que fard , tromperie , impostures !
Disséquons sans pitié ces frêles créatures ,
Imite-moi sans crainte , et comme un froid poignard
Aux replis de leurs cœurs plongeons notre regard.
Tu les verras , ami , gangrenés par l'envie ,
Et rongés jusqu'au vif par l'âpre jalousie ;
L'adultère honteux souille leur teint de lys ,
Et ces beaux fruits vermeils par le ver sont salis ,
Depuis la jeune fille , âme encore novice ,
Qui prend son premier grade à l'école du vice ,
Jusqu'à la grande dame aux charmes frelatés ,
Fière de vingt amants , à prix d'or achetés.
Voilà donc ces grands biens que l'apparence dore ,
Voilà ce que contient la botte de Pandore ,
Que je brûlais d'ouvrir de mon doigt curieux ,
(Heureux si tout au fond gît l'espoir , fils des cieux.)
Avant que n'ait pour moi lui la vingtième année ,
La fleur d'illusion dans ma main s'est fanée ,
Et je suis , pauvre ami , triste et désenchanté.

Cependant, un coin bleu dans mon ciel est resté ;
C'est un petit roman , un trumeau frais et rose
Comme de Florian ou Watteau les compose.
J'ai trouvé dans la foule où s'agitent mes pas ,
Un cœur pétri de miel , tu ne le croiras pas !
Quinze ans , ô Roméo , l'âge de Juliette ,
Comme le dit si bien Musset notre poète ,
Une enfant que j'ai vue en un salon doré ,
Naïve et franche au sein de ce monde abhorré.
Gaiement elle fleurit à l'ombre maternelle ;
Ainsi qu'un jeune oiseau , fier d'essayer son aile ,
Elle va butinant les fleurs de son chemin ,
Son jour joyeux amène un joyeux lendemain !
Sur son visage éclate une teinte si fraîche ,
Qu'on dirait le duvet délicat de la pêche ,
Une bouche petite où rit l'émail des dents ,
Des yeux d'un noir limpide à se mirer dedans !
Comme un pur diamant sa jeunesse étincelle ,
Enfin , tout est mignon et gracieux chez elle.
Le soir sous un baiser de mère elle s'endort ,

Et les songes pour elle , ouvrent leurs portes d'or.

Que ne puis-je un instant , à tes yeux de poète ,
Faire considérer cette suave tête ;
A l'église , souvent , contre un large pilier ,
Près d'elle , pour la voir , je vais m'agenouiller.
Et dans ces lieux sacrés , mu d'un esprit profane ,
Au milieu de l'encens , nuage diaphane ,
Aux longs accords de l'orgue , interprète pieux ,
Je cherche à m'attirer un regard de ses yeux.
Quelquefois , et mon cœur en garde la mémoire ,
Oubliant son missel paré d'or et de moire ,
Je la vois vaguement occupée à rêver ,
Cherchant de l'œil la place où je dois me trouver ;
Sous le sombre portail , en sortant , je dérobe
Le plaisir sans égal de toucher à sa robe ;
Au théâtre , je vais non loin d'elle m'asseoir ,
Mais , surtout , je la vois à son balcon le soir ,
Je lui jette , furtif , un œillet , une rose
Où , messenger discret , mon baiser se dépose ,

Elle les prend, craintive, et sur sa joue en fleur
Se répand, comme un voile, une douce pâleur.

Jamais, ami, jamais à mon oreille émue
N'a résonné l'éclat de sa voix ingénue ;
Jamais je n'ai du doigt touché ses jolis doigts ,
Pour elle, cependant, je mourrais bien, je crois !
Elle est riche, elle est jeune, elle est belle, et mon âme ,
Sous la cendre, en son cœur vient d'éveiller la flamme.
Dis-moi que je ne suis qu'un pauvre fou rêveur ,
Qui s'enorgueillit trop d'une vaine faveur ,
Qui s'en va follement, ainsi que l'alouette ,
Se prendre au moindre appât que l'oiseleur lui jette ;
Dis-moi que je nourris des rêves insensés ,
Je le crois, mais je suis heureux... et c'est assez !

A M^{lle} RACHEL.

**Oh ! qui donc t'a donné le secret , noble femme ,
De faire ainsi monter les pleurs du cœur aux yeux ?
As-tu donc dans le sein une magique flamme ,
Ou quelqu'ange du ciel fait-il vibrer ton âme
Comme un clavier harmonieux ?**

**Ce secret , ô Rachel , il vient de Dieu lui-même ,
C'est lui qui sur le front t'a mis un diadème
A l'abri de tout insulteur.
C'est la couronne du génie ,
Couronne de splendeur et de gloire infinie ,
Le plus beau don qu'à l'homme ait fait le créateur.**

Dans les temps de l'antique Grèce
On accueillait avec ivresse
Tout mortel chéri d'Apollon ;
Ainsi Dijon veut qu'on t'honore ,
Que de lauriers on te décore
Sur cette scène où plane encore
L'ombre de notre Crébillon.

Rachel , quand la foule éperdue
A tes lèvres est suspendue ,
Elle a pour te louer mille moyens divers ,
Des bravos , des bouquets.. , moi je n'ai que ces vers.

Dijon, 13 juillet 1848.

MADRIGAL.

Tu veux savoir , belle Octavie ,
Quand s'éteindra la vive ardeur
Qui pour toi brûle dans mon cœur!
Sais-je quand finira ma vie?

Mervans , 8 octobre 1848.



SONNET

TRADUIT DU TASSE.

A LEONORA D'ESTE.

Jeune, tu me semblais une rose jolie
Qui ferme son calice au vent, au chaud ayon,
Et qui pudique encore, en son frêle bouton,
Dans l'enclos du jardin chastement se replie.

Parlons plutôt du ciel, ô mon âme chérie!
Tu me semblais l'aurore embrasant l'horizon,
Qui de rosée emperle et montagne et prairie,
Et comme un incendie empourpre le vallon!

1. ~~Le présent article est abrogé.~~

2. ~~Le présent article est abrogé.~~

3. ~~Le présent article est abrogé.~~

4. ~~Le présent article est abrogé.~~

5. ~~Le présent article est abrogé.~~

6. ~~Le présent article est abrogé.~~

~~Le présent article est abrogé.~~

BALLADE.

LA JEUNE FILLE ET L'HIRONDELLE.

Parmi les glaçons de l'onde,
Fille blonde
Baigne son pied diligent ;
Tandis qu'en l'air diaphane,
Vole et plane
L'hirondelle aux flancs d'argent.

Ah ! dit-elle à la fillette
Qu'elle guette,
« Pourquoi troubler ce lac pur ?
» Si son clair miroir se voile ,

» Nulle étoile

» Ne s'y jouera dans l'azur. »

Aux cils de la jeune fille,

Perle brille

Et tombe, larme de feu !

Lors quittant des yeux la grève,

Elle lève

Vers l'oiseau son regard bleu.

« Cette eau, bientôt, je l'espère,

» Sera claire

» Et le ciel s'y mirera ;

» Mais quand tu me vis naïve,

» Sur la rive

» Où l'amour nous attira ,

» A mon amant infidèle,

» Hirondelle,

» Tu devais dire : ô vainqueur ,

» Daigne épargner la pauvrete

» Qui se jette

» Confiante sur ton cœur.

» Car celui qui d'une femme

» Trouble l'âme ,

» La condamne à soupirer ;

» Et dans cette onde ternie

» Pour la vie ,

» Le ciel ne peut se mirer. »

Mervans, 16 octobre 1848.

/

LAMBEAUX !

**Je te vois promener, tu suis la verte allée
Où, ma main dans ta main, nous nous causions tout bas ;
Mais la charmille, hélas ! de tristesse est voilée,
Et le sable a perdu la trace de nos pas.**

.

**L'amour, ô ma beauté, c'est le parfum de l'âme ;
Un angle lumineux du triangle de flamme,
Ce symbole divin,
L'amour, c'est le bonheur, l'enivrement, l'extase,
Un pur rayon du ciel, un feu qui nous embrase,
Le but de tout chemin !**

CHANSON.

OR ET DORURE.

Oui la fortune
Est importuné,
Ma pauvreté c'est mon trésor,
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Mon voisin est millionnaire ,
C'est un état assez vanté ,
Mais , de la Richesse le frère ,
L'Ennui , dit-on , l'a visité.

Moi qui repose sous le chaume ,
J'ai mes douze heures de sommeil ,

Et l'Ennui, lugubre fantôme,
Jamais n'attrista mon réveil.

Oui la fortune
Est importune,
Ma pauvreté c'est mon trésor,
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Il boit dans une riche coupe,
Du Bordeaux des plus délicats ;
Mais de bas flatteurs une troupe
Gâte ses somptueux repas.
Moi, je ne bois que dans un verre
Des vins sur nos côteaux jaunis,
Mais, comme aux siens je les préfère,
Je les bois avec mes amis.

Oui la fortune
Est importune,
Ma pauvreté c'est mon trésor,
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Il peut courtoiser des marquises ,
Des dames à grands falbalas ,
De son or elles sont éprises ,
Mais d'amour on n'en parle pas !
Moi , je n'aime qu'une grisette
Et je suis plus heureux qu'un roi ,
Car sous le fichu de Rosette ,
Bat un cœur qui m'aime pour moi !

Oui la fortune
Est importune ,
Ma pauvreté c'est mon trésor ,
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Il a des monceaux d'or , sans doute ,
Pour tout soumettre à ses désirs .
Mais, chaque semaine , la goutte
Lève un impôt sur ses plaisirs .
Je n'ai ni bien , ni rang , ni gloire ,
Mais un bonheur plus souhaité :

Je puis aimer , chanter et boire ,
Sans préjudice à ma santé !

Oui la fortune
Est importune ,
Ma pauvreté c'est mon trésor .
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Ton héritier au cimetière ,
Mondor , en riant te suivra ,
Le clergé , marchand de prière ,
Pour ton argent t'en donnera .
Moi , vers ma dernière demeure ,
Mes amis , gris , m'emporteront ,
(Je défends à tous qu'on y pleure ,)
Et sur ma tombe chanteront :

Oui la fortune
Est importune ,
Ma pauvreté c'est mon trésor ,
Tout ce qui reluit n'est pas or !

Mervans , 9 novembre 1848

AU GUI L'AN NEUF.

Quand la nuit du passé vient d'absorber l'année ,
Que sa sœur lui succède , au même but traînée .
Il est doux d'obéir aux usages constants ,
Usages dont le règne a traversé les temps ;
D'offrir à ceux qu'on aime un vœu du cœur sincère ,
C'est un lien nouveau dont le nœud nous resserre ,
C'est un bouquet plus frais dont on pare un autel ,
A qui l'on a voué son hommage immortel !
A toi donc , ô beauté , dont mon âme est ravie ,
Tout le bonheur que peut contenir une vie ,
A toi... Mais à quoi bon , en poète rêveur ,
Pour elle du destin implorer la faveur ?
Il ne peut lui donner plus de rose à la joue .

Plus de tresses d'ébène où le désir se joue ,
Plus de candeur à l'âme et de grâces au front ,
Parure qui lui sied mieux qu'un riche fleuron.

.

Que dans son avenir tout soit doré, prospère ,
Qu'elle s'endorme en paix sous l'aile de son père ,
Qu'elle ignore toujours les tourments de l'oubli ,
Que jamais son front pur ne soit creusé d'un pli ,
Que fleurisse en bouquets l'herbe que son pied foule ,
Que les plaisirs riants l'accompagnent en foule ,
Qu'elle s'attache au bras d'un rival préféré !...
Je prierai Dieu pour eux , sans haine , et j'en mourrai !

1^{er} janvier 1849.

ROMANCE.

LE MOIS DES ROSES.

Dans le gentil mois des roses ,

Où les vents sont assoupis ,

Les petites fleurs écloses

Jasent parmi les épis.

Mes sœurs , nous sommes belles ,

Entr'elles , disent-elles.

Mais vient soudain

La jeune fille

Qui les abat de sa faucille ,

C'est le Destin !

Dans le gentil mois des roses ,

Joli papillon doré ,

Tu voles et tu te poses
Sur tous les bouquets du pré.
Que j'aime à voir ton aile
Et ton corset si frêle !
Mais vient soudain
La jeune fille
Qui t'emprisonne en sa résille ,
C'est le Destin !

Dans le gentil mois des roses ,
Yvonne aux yeux de velours ,
Fuyant les censeurs moroses ,
Riait et chantait toujours.
Un soir de bal , la fièvre
Décolora sa lèvre ,
Le lendemain ,
L'insoucieuse
Dormait dans la tombe oublieuse ;
C'est le Destin !...

Mervans, 18 avril 1849.

SONNET TRADUIT DE CERVANTÈS.

DÉSESPOIR D'AMOUR.

Quand tout dans l'univers sommeille ,
Dans le long silence des nuits ,
A Chloris , pour qui mon cœur veille ,
Je dis ma peine et mes ennuis.

Quand sur les vallons endormis ,
L'aurore en rougissant s'éveille ,
Et monte aux cieux blanche et vermeille ,
Je pleure encore , et je gémis.

Quand vers le milieu de sa course ,
Le soleil embrase nos champs ,
Mes pleurs coulent comme une source.

Le soir , à ces transports touchants ,
Me retrouve toujours fidèle ,
Et pourtant Chloris m'est cruelle.

LA PRÉCAUTION INUTILE.

Mais , hélas ! il n'est point d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'amour.

FAVART.

Sa mère en courroux dit un jour

A Margarèthe ,

« Je t'ai dit : Prends garde à l'amour

» Qui toujours guette

» Les cœurs trop prompts à s'enflammer ;

» Soin inutile ,

» Ton cœur est pris du mal d'aimer ,

» Fille indocile ! »

L'enfant sentant courir des pleurs

Sous sa paupière ,

Lui dit : « Ecoutez mes malheurs ,

« Ma bonne mère.

» Vraiment, j'ai tâché de le fuir ,

» Mais, à toute heure ,

» Il entraît avec le zéphyr

» Dans ma demeure.

» Je le voyais quand le soleil

» Au ciel se lève ;

» Même, il enchantait mon sommeil

» De plus d'un rêve.

» Je le voyais dans les ormeaux

» Du vert bocage ,

» Quand l'oiseau redit aux échos

» Son gai ramage.

» Je fermais l'oreille et les yeux...

» Comme une flamme ,

» Soudain ce mal mystérieux

» M'entraît dans l'âme ! »

TRADUCTION DE LUCRÈCE.

A VÉNUS.

DÉBUT DU POÈME.

Toi , qui donnas le jour aux belliqueux Romains ,
O Vénus , volupté des Dieux et des humains ,
Du haut de l'Empyrée , à ton gré , tu fécondes
Et le sein de la terre , et la plaine des ondes !
Par toi , tout se propage , ô mère de l'amour ,
Par toi seule est conçu tout ce qui voit le jour !
Tu parais , et le vent fuit avec les orages ,
L'Océan s'aplanit ; sur ses riantes plages ,
La terre se revêt de son manteau de fleurs ,
Et le ciel resplendit de plus vives lueurs.

Quand les premiers beaux jours du printemps vont sourire,
Dans les airs fécondés au souffle du zéphyre,
Les oiseaux, assaillis les premiers par l'amour,
De leurs chansons, d'abord, célèbrent ton retour ;
Les troupeaux bondissants dans leur vert pâturage,
Traversent, enflammés, les fleuves à la nage.
Epris de tes faveurs, ravis de tes attraits,
Tous les êtres vivants qu'ont accablés tes traits,
D'eux-mêmes te suivront où ta voix les entraîne,
Dans les champs, dans la mer, sur les monts, dans la plaine,
Au milieu des forêts et des prés verdissants ;
Tu souffles dans les cœurs ces besoins si puissants
De renouer sans fin la chaîne de la vie.

Puisque sous ton pouvoir la terre est asservie,
Source de toute joie et de toute beauté,
Viens soutenir ma voix, puissante Déité !
Je veux de la nature expliquer le problème
A notre Memmius, à ce héros que j'aime.
Au nom de ce mortel comblé de tes bienfaits,

Prête un charme à mes vers , qui ne meure jamais !
Cependant, assoupis, et suspends sur la terre
Et sur les flots troublés la rage militaire.
Toi seule, par la paix , tu peux calmer nos cœurs ,
Tes doux attraits , souvent de Mars sont les vainqueurs.
Sur ton sein délicat, nonchalant il se couche ,
Il se repaît d'amour.... Son âme est sur ta bouche....
Ses yeux sont sur les tiens... Ses sens sont enivrés !
Dans ce moment d'extase , où tes membres sacrés
L'enlacent mollement , où vers lui ton cou penche ,
Livrant à ses baisers ta tête rose et blanche ,
Verse lui doucement la persuasion ,
Rends enfin le bonheur à notre nation.
Hélas ! faut-il chanter quand Rome est dans les larmes ,
Et Memmius , peut-il , oubliant nos alarmes ,
Prêter un seul instant l'oreille à mes leçons !...

CHANSON.

L'EAU BÉNITE.... — DE CAVE.

FRAGMENT.

Rabelais , ce joyeux curé ,
Dont Meudon parle encore ,
De son culte avait entouré
Tous les Dieux que j'adore
Du vin , de l'amour ,
Il fut tour à tour
Et le prêtre et l'esclave ;
Et vantait , dit-on ,
Dans chaque sermon ,
L'eau bénite... de cave !

Chaque jour , un concours pieux
De Pèlerins , à Rome ,
S'en va baisant à qui mieux mieux
Le saint orteil d'un homme ;
De bon cœur j'irais
Et je baiserais
Le pied , même au conclave ,
S'il voulait , amis ,
Me donner cent muids
D'eau bénite... de cave !

SONNETS.

TRILOGIE.

AVANT.

Mais pourquoi remonter à ces scènes passées
LAMARTINE.

Bien souvent tu m'as dit : « Tu n'es qu'un inconstant ,

» Chaque jour , on te voit courir de belle en belle

» Comme le papillon , qui frôle en voletant ,

» Sans s'arrêter jamais , chaque rose nouvelle.

» Depuis la grande dame au sourire insultant ,

» Jusqu'à la paysanne à l'humeur peu rebelle ,

Lorsque vous me juriez en style empreint d'ivresse ,
De n'être qu'à moi seul , ou mourir de douleur !

En entendant les sons de votre voix si douce ,
Qu'on dirait un oiseau gazouillant dans la mousse ,
Et votre rire frais comme un chant de hautbois ;

Russè-je pu penser que vos yeux , que votre âme ,
Que vos lettres mentaient !... , et que mon cœur , Madame ,
N'était qu'un vain jouet à briser sous vos doigts !...

ÉPIGRAMMES,

D'APRÈS MARTIAL.

11^{me} DU LIVRE I.

Augustin veut épouser Claire ;

Pour gagner le cœur des parents ,

Il conjure et fait des présents.

— Le tendron a donc pour lui plaire

De la grâce , de la beauté ?

— Rien n'est plus laid , en vérité !

— Quel prestige a donc l'héritière ?

— Un bien grand... elle est poitrinaire !...

31^{me} DU LIVRE I.

Jadis opérateur,
Maintenant fossoyeur,
Hermolaüs enterre
Ceux qu'il tuait naguère.

41^{me} DU LIVRE I.

En lisant les œuvres d'autrui,
Lucas fait la grimace et gronde;
S'il est jaloux de tout le monde,
Personne n'est jaloux de lui.

38^{me} DU LIVRE II.

— Ta maison est étroite, obscure,
Quel agrément peut-elle avoir?
— Un précieux, je te l'assure,
Celui de ne jamais t'y voir.

65^{me} DU LIVRE II.

— Ami , d'où te vient ce matin
Ce visage pâle et chagrin ?
— Sort cruel , la parque jalouse
Vient de me ravir mon épouse !
— Quoi , cette jeune Chrestilla ,
Dont la dot , à moins qu'on ne mente ,
Te vaut dix mille écus de rente ?
Oh ! que n'ai-je ce malheur là !

26^{me} DU LIVRE III.

Elle est à toi , ta métairie ,
A toi seul sont tes pièces d'or ,
A toi seul , ton orfèvrerie
Et tes vases , riche trésor !
A toi les vins fins que Massique
A fait couler de ses côteaues !
A toi ton courage héroïque

Et cet esprit au sel attique
Que tu répands à tout propos.
Ce palais où le luxe abonde,
Ces esclaves et tous ces biens,
Sans nul contredit, sont les tiens !...
Mais ta femme est à tout le monde !

24^{me} DU LIVRE IV.

Infortunée en amitié,
Lycoris, avec peine extrême,
A vu mourir tout ce qu'elle aime !
Lycoris, ah ! par pitié,
Aime donc un peu ma moitié !

41^{me} DU LIVRE IV.

De laine ou d'un tissu soyeux,
Tu t'entoures le cou, chaque fois que tu veux
Nous réciter tes vers, que tu crois des merveilles.

Il vaudrait, certes, beaucoup mieux
En envelopper nos oreilles.

48^{me} DU LIVRE V.

Philon jure que de sa vie ,
Chez lui, le soir, il ne prend de repas ;
C'est que Philon ne soupe pas ,
Si personne ne le convie.

41^{me} DU LIVRE VI.

Ce poète enrhumé d'une étrange manière ,
Pour nous lire ses vers vient de nous harceler ,
Et de prouver ainsi qu'il ne peut pas parler ,
Mais qu'il peut encor moins se taire.

19^{me} DU LIVRE VIII.

Luc proclame bien haut qu'il est pauvre... A vrai dire ,
Luc est un assez pauvre sire.

53^{me} DU LIVRE VIII.

O Catulla, quelle tête jolie ,
Mais aussi quel front éhonté !
Que n'as-tu plus de modestie ,
Ou que n'as-tu moins de beauté !

43^{me} DU LIVRE X.

Déjà tes sept femmes , Bathylle ,
Mortes , reposent dans ton champ.
Je t'en fais mon vrai compliment ,
Au monde, il n'est champ plus fertile.

90^{me} DU LIVRE XI.

Pourquoi m'envoyer une fleur
De tant de fraîcheur couronnée ?
Elle plairait plus à mon cœur
Si sur ta gorge elle s'était fanée !

CHANSON.

RÈGLE DE VIE.

FRAGMENT.

Nargue de la philosophie
De Diogène et de Caton ,
A d'autres Dieux je sacrifie :
Vive le vieil Anacréon !
Sa morale est plus délectable ,
En peu de mots il l'établit :
C'est passer du lit à la table
Et passer de la table au lit.



Notre prêtre, esclave de Rome,
Dit que nous nous damnerons tous ;
Mais pardonnons-lui, le pauvre homme
Grille d'en faire autant que nous.
Il voudrait voir le froc au diable
Et suivre la voix qui lui dit :
Il faut passer du lit à table
Et passer de la table au lit.

Amis, jusqu'à la dernière heure,
Répétons gaiement ce refrain,
Et puisqu'hélas ! il faut qu'on meure,
Mourons du moins le verre en main !
Si la mort d'un ton implacable,
De déguerpir nous avertit,
Qu'on nous emporte de la table
Dormir dans notre dernier lit.

ODE V D'ANACRÉON.

LA ROSE.

**Au vin dont ma coupe s'arrose ,
Mélons la fleur chère aux amours.
Que notre front jamais morose ,
Amis , se couronne de rose ,
Buvons et sourions toujours.**

**La rose est la fleur préférée ,
Et le charme du gai printemps.
Des Dieux même elle est adorée ,
Et le blond fils de Cythérée
En pare ses cheveux flottants.**

Bacchus , soumis à ton empire ,
Le front de rose revêtu ,
Vers ton temple , au son de la lyre ,
Je veux danser en mon délire
Avec une belle au sein nu !

COUPLET.

LES RÊVES.

Sur cette boule , où sottement s'agite
Un peuple nain , en efforts superflus .
La Providence a placé notre gîte ,
Qu'ainsi que nous , demain ne verra plus.
Pour que ce jour plus doucement s'achève ,
Sur le chemin qui nous mène au trépas ,
Si nous dormons , bercés par quelque rêve ,
Oh ! par pitié , ne nous éveillez pas !



SONNET.

LE NID DE CHARDONNERETS.

Viens , ma charmante bien-aimée ,
Le soleil rend les champs plus gais ;
Dans les bois , déjà les muguets
Ouvrent leur corolle embaumée.

Je sais tout au fond des forêts ,
Sous les ombres de la ramée ,
Sous l'épine par Dieu semée ,
Plus d'un nid de chardonnerets.

Déjà la famille nouvelle,
Ardente à déployer son aile,
Veut passer de l'ombre au grand jour.

Tel est mon cœur, ô mon idole,
L'oiseau vers le soleil s'envole,
Vers toi s'envole mon amour!

CHANSON.

A BÉRANGER.

**Rentrant par une nuit fort noire ,
Anacréon fit un faux pas
Et perdit sa lyre d'ivoire ,
Qu'en l'ombre il ne retrouva pas.
En Grèce , à Rome , ô douce lyre ,
De mattres l'on te vit changer.
Maintenant la France t'admire
Dans les mains de son Béranger.**

Quand (1).

.

.

.

Malgré la rigueur de nos mattres ,
Osant nous plaindre et nous venger ,
Une voix flétrissait les traitres!...
C'était la voix de Béranger.

Mettre au-dessus de tout au monde
Le trésor de la liberté ;
Avec ses amis , à la ronde ,
Chanter le vin et la beauté ;
Fuir une richesse importune ,
Et s'il pense la soulager ,
Pleurer avec chaque infortune ,
Tel fut le sort de Béranger.

(1) On comprendra la réserve qui m'a fait raturer ces vers.

Il chansonna grands et ministres ,
Vanta le talent ignoré ,
Haï des cagots et des cuistres ,
Par le peuple il fut adoré !
Et quand pour prix de son offense ,
Aux cachots il se vit plonger ,
Crier plus haut : Vive la France !
Voilà ce que fit Béranger.

S'il est un nom que l'on révère ,
Qui parmi les cœurs restera ,
Que la postérité sévère
Au-dessus de tous inscrira ,
Qui fait haïr la tyrannie
Et le règne de l'Etranger ,
Un nom sacré par le génie...
Ah ! c'est le nom de Béranger.

LAMENTATION.

Dors , ô mon pauvre cœur , oublions et le monde

Et son prestige aimé ;

Ensevelissons-nous dans une paix profonde ,

Reste à jamais fermé !

Eh ! pourquoi regretter les heures fortunées

De mes jours révolus ?

Avant l'heure , en mes mains , les fleurs se sont fanées

Et ne fleuriront plus.

Dors comme un lys flétri , qu'une haleine cruelle

Courbe et brise en soufflant ,

Comme un cerf abattu , dont la flèche mortelle

A traversé le flanc !

Hélas ! il fut un temps où la vie était douce ,
Où le soleil brillait ,
Où ses rayons dorés se jouaient sur la mousse ,
Où la brise soufflait .

Mon cœur, te souviens-tu de cette heure charmée ,
De ces divins moments ,
Où pendait à mon cou ma blanche bien-aimée ,
Avec des mots charmants .

Alors , dans ses yeux noirs , je lisais sa pensée ,
Et tu devais veiller ;
Maintenant que d'aimer la saison est passée ,
Il te faut sommeiller .

Car tout nous a déçus , la plaine s'est flétrie
Et les beaux jours ont fui ,
Et l'enfant que j'aimais avec idolâtrie ,
Sans pitié m'a trahi !...

ODE VII D'ANACRÉON ,

SUR L'AMOUR.

Avec une fleur d'hyacinthe ,
Cupidon me frappant un jour ,
Me dit : « Viens avec moi , sans crainte ! »
J'écoutai la voix de l'Amour.

Par les bois aux ombres propices ,
A travers vallon et torrent ,
Par les rocs et les précipices ,
Je suivis les pas du tyran !

Harassé, je sentais la fièvre
Dans mes veines en feu courir,
Sous le mal se glaçait ma lèvre
Et je crus que j'allais mourir.

Soudain, effleurant de ses ailes
Mon front brûlant qu'il sut calmer,
L'Amour me dit : « Ah ! fuis les belles,
» Tu n'a pas la force d'aimer. »

CHANSON.

LA PLUS BELLE FILLE DU MONDE.

Chacun de vous vient à merveille
De chanter le vin et l'amour ,
Puis à ma verve qui sommeille ,
Vous avez dit : C'est à ton tour.
De ma cervelle peu féconde ,
Un refrain banal sortira :
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a !

-

.
.

Compter sur un amour durable
Est un rêve trop décevant,
C'est vouloir bâtir sur le sable,
Autant en emporte le vent !
La femme change comme l'onde,
Comme elle , elle vous trahira !
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a !

Aussi dans des amours fidèles,
Amis, je ne m'envole plus,
L'Amour qui m'a rogné les ailes,
M'en a trop fait voir les abus.
Vienne la beauté brune ou blonde,
Pour un jour, mon cœur l'aimera ;
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a !

Amis, puisque voici décembre
Et son cortège de glaçons,
Pour égayer ma pauvre chambre,
Venez y dire vos chansons.
Certes, ma cave est peu profonde,
Mais l'amitié vous servira...
La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a !

SONNET TRADUIT DE BEMBO.

LE CŒUR ET LES CHEVEUX.

Elle avait dénoué sa blonde chevelure ,
Objet de mon amour , objet de mes tourments ,
Ses boucles me cachaient les trésors si charmants
Que je brûle de voir et d'où vient ma blessure !

Et mon cœur attristé , qui se plaint et murmure ,
Soudain vola sur l'or de ses cheveux flottants ,
Ainsi qu'un jeune oiseau , dans les jours de printemps ,
S'ébat sur un laurier à la sombre verdure .

Mais elle, ramassant avec sa belle main
Les tresses dont les flots couvraient son cou d'hermine,
Saisit aussi mon cœur qui s'y cachait en vain !

La peur, à cette vue, étreignit ma poitrine ,
J'essayai par trois fois de faire un cri plaintif ,
Et depuis lors mon cœur est demeuré captif.

ÉLÉGIE.

REVENEZ.

Il fut un temps où dans les herbes ,
Sans que rien gênât mon essor ,
De fleurs j'allais cueillir des gerbes ,
Le long des champs aux moissons d'or.
Je revois mes champs et ma route ,
Mais les bouquets se sont fanés
Pour ne plus reflleurir , sans doute...
Beaux jours d'enfance , revenez !

Il fut un temps où, sur les grèves,
Mes quinze ans, l'air pur, le soleil,
Faisaient éclore en moi des rêves
Qui devaient être sans réveil !
Ils ont fui longtemps avant l'heure,
Ces anges d'espoir couronnés,
Hélas ! maintenant que je pleure,
Beaux jours des rêves, revenez !

Pendant un temps, temps éphémère,
Je suivis, du reste oublieux,
L'Amour, cette blonde chimère,
Enfant de la terre et des cieux.
Rien ne m'en reste ! La mémoire
Des baisers reçus et donnés,
A fui comme une ombre illusoire,
Beaux jours des amours, revenez !

A cet âge, où triste et sévère,

L'égoïsme ne peut régner,
Nous buvions dix au même verre,
Nous étions bien dans un grenier;
Nous chantions d'une voix sonore
Des refrains gaîment entonnés,
Que ne puis-je les dire encore !...
Beaux jours d'amitié, revenez !

Ivre de ma jeunesse folle,
Tout m'inspirait un chant nouveau,
Je chantais, comme l'oiseau vole,
Comme murmure le ruisseau !
Pauvres oiseaux, l'hiver vous chasse
De nos grands bois découronnés,
Et comme vous, ma voix se glace.
Beaux jours des chansons, revenez !

Enfin, pour me guider, sans doute,
Dans mon sentier triste et pierreux,

Comme des jalons sur la route ,
Dieu sema quelques jours heureux ,
Mais l'espérance m'est ravie ,
Sans retour ils sont éloignés ,
Et c'est en vain que je leur crie :
Revenez , beaux jours , revenez !

VOYAGE AUTOUR DE MON LIT.

**DIVAGATION D'APRÈS XAVIER DE MAISTRE ET ALFRED
DE MUSSET.**

I.

Si je savais former un brillant chapelet
De mots harmonieux, de phrases spécieuses,
Comme aux temps regrettés où la bête parlait,
La blonde châtelaine avec ses doigts de lait,
Coulait à des fils d'or des perles précieuses,
Certes, je vous dirais, lectrices gracieuses :

II.

Rien n'est si doux qu'aller, quand le jour est tombé,

Fouler, insouciant, l'herbe de la prairie,
Qu'aspirer aux regards de la pâle Phœbé
La senteur qui nous vient de la plaine fleurie,
En se laissant bercer par la mélancolie,
Ce doux mal sous lequel notre siècle est courbé.

III.

Rien n'est si doux que voir, quand Avril de son aile
De nos champs attristés reverdit le manteau,
Par un joyeux soleil arriver l'hirondelle
Qui retrouve son nid au mur du vieux château,
Et vient nous annoncer, messagère fidèle,
Que voici le zéphyre et le gai renouveau !

IV.

Rien n'est si doux, surtout, le soir sous la charmille,
Que sentir une main trembler dans votre main,
Que sentir palpiter un cœur de jeune fille,
Comme un folâtre oiseau qui dans l'herbe sautille,
Que d'entendre, enivré, sa bouche de carmin
Qui vous touche la lèvre, et vous dit : A demain !...

V.

Mais pourquoi m'affubler de ce style emphatique ?
Il est si mal porté le genre pulmonique,
Que, par Mars et Vénus, je jure qu'il n'est pas
A Quimper-Corentin non plus qu'à Carpentras,
De rhétoricien dont la muse extatique
N'ait produit un roman plein de noirs attentats...

VI.

Quelque drame à tous crins, où le père se tue,
Où l'amant s'empoisonne, où la fille est vendue,
Où l'on parle toujours d'armures de Milan,
De dagues, de poignards, de l'enfer, de Satan,
En style boursoufflé qui sans fruit s'évertue !
Pardieu ! si je voulais, j'en ferais bien autant !

VII.

Aussi je vous dirai, sans plus long verbiage,
Que rien ne me plaît mieux que le duvet du lit,
Où je m'étends ainsi que l'oiseau dans son nid,
Après avoir, selon l'indélébile usage,

Abattu sur mon front qu'a déjà fané l'âge,
Mon bonnet de coton, cet ami de la nuit !

VIII.

Or un jour, j'avais pris des vers à la pipée,
Le long des frais sentiers et des seigles en fleurs
(Souvent à ces objets mon âme est occupée) ;
Et puis j'avais suivi de mes regards rêveurs
La vive demoiselle aux changeantes couleurs,
Qui frôle un vert étang de son aile trempée.

IX.

Je rentrai fatigué de mon désœuvrement,
Et je me mis au lit en baillant lourdement.
Pour tenir à la mort mon âme préparée,
Je pense tous les soirs qu'elle peut, la madrée,
Tisser pendant la nuit mon dernier vêtement,
Et cela me tient lieu de verre d'eau sucrée.

X.

Mais je n'ai jamais su comment cela se fit,
Je ne pus m'endormir... Je jurai dieux et diable,

Je me roulai non moins qu'un brochet sur le sable ,
Messer Morphée , au lieu d'épancher sur mon lit
Sa coupe de pavots aux mortels secourable ,
Comme le chien fameux du proverbe , s'enfuit.

XI.

Or que faire en un lit à moins que l'on y dorme ?
Madame , vous direz qu'on y fait bien l'amour ,
Je suis de votre avis , chaque chose a son tour ;
Mais lorsque je suis las , le souhait que je forme ,
C'est de dormir bien vite et d'un sommeil énorme ,
Quitte à moi de fêter Vénus un autre jour.

XII.

Je résolus alors , l'heure m'étant propice ,
De visiter au long mon lit et ses confins ,
Comme tant d'autres vont s'extasier en Suisse ,
Ou baiser en pleurant de vieux marbres romains .
Mon voyage est plus simple , on ne voit en chemins ,
Ni rocher menaçant , ni sombre précipice ;

XIII.

On n'y rencontre pas , comme partout ailleurs ,
Des sentiers effondrés et des ruisseaux de crotte ,
Des servantes catins , des postillons railleurs ;
Au gré de son désir , on galoppe ou l'on trotte ,
On n'y mange jamais de chats en gibelotte ,
On y trouve toujours un gîte et des meilleurs.

XIV.

Mais j'entends que déjà l'on crie à gorge pleine :
Mon pauvre rimailleur , quel dessein as-tu fait
De te battre les flancs et suer à la peine ,
Pour coller du De Maistre avec du De Musset ?
Dès les cent premiers vers , nous voyons ce que c'est.
[Oh ! de grâce , censeurs , laissez-moi prendre haleine !

XV.

Car vous savez fort bien que depuis Salomon
Qui l'a dit : Rien de neuf n'est apparu sur terre !
Qu'un poète à présent , pour cueillir sa moisson ,

Doit s'en aller glaner dans la gerbe étrangère ,
Et qu'il faut forcément copier ou se taire ;
Moi je veux copier et dire ma chanson.

XVI.

Si cela vous déplaît, bouchez-vous les oreilles ;
Moi, je veux à mon aise, et rire et babiller.
Je ne suis pas tenu d'enfanter des merveilles ,
Vous, si vous pouvez mieux, mettez-vous au métier.
Ce n'est pas par orgueil que je perds du papier ,
Je le fais simplement pour amuser mes veilles.

XVII.

Mon lit n'a rien en soi qui flatte le regard ,
Pourtant je l'aime fort, et c'est suave chose
Pour moi que d'y rester, et d'y rester bien tard.
(Chaque jour, je me lève à midi moins un quart.)
J'y dors bien et crains peu que le pli d'une rose
M'y froisse l'épiderme, alors que j'y repose.

XVIII.

Je le crois , sauf erreur , en bois de cerisier .
Homère quelque part conte dans l'Odyssée ,
Qui mille et mille fois amusa ma pensée ,
Qu'Ulysse dans sa cour avait un olivier
Dont il se fit un lit , mieux qu'homme du métier ;
Par ce simple récit , que j'ai l'âme bercée !

XIX.

Ce bon temps-là n'est plus ! Dans nos siècles d'airain ,
On ne voit plus de rois épouser de bergères ,
Plus de Nausicaa qui vont , en lavandières ,
Laver au clair ruisseau leurs vêtements de lin ;
Plus de faunes lascifs , de nymphes bocagères ,
Et l'Olympe a perdu son prestige divin !

XX.

Oh ! comme une tristesse incurable et profonde
Se répandit le jour où l'on n'adora plus
Junon reine du ciel , Vénus fille de l'onde ,

Où l'on vit d'Arachné les filets étendus
Sur le marbre mousseux des autels abattus !
Depuis, la poésie a déserté le monde.

XXI.

Mais à quoi bon ainsi m'égarer dans mon vol ?
Pourquoi vous faire voir l'Olympe et le Ténare,
A propos de mon lit ?... Je suis fou de Pindare,
Des monts Aoniens ce divin rossignol !
Mais ne pouvant voler, il faut ramper au sol,
A moins de trébucher comme le fit Icare.

XXII.

Donc auprès de mon lit, à gauche, j'aperçois
Une chaise de paille, où pend une culotte
(Ce mot ne se dit pas chez les Anglais surnois,
Mais la langue est ici moins prude et moins bigote),
Pauvre drap, maintenant gras et raidi de crotte,
Que j'ai vu si moelleux et si propre autrefois !

XXIII.

Je le portais le soir où j'eus l'honneur insigne
D'aller dans les salons de Madame de T.,
Femme pleine de grâce, au teint blanc comme un cygne,
A la taille flexible, au regard velouté,
Et qui pour ses talents et sa rare beauté,
De monter sur un trône à tous paraissait digne.

XXIV.

Aussi, chacun l'aimait, ou plutôt l'adorait ;
On ne lui connaissait qu'un petit ridicule :
C'était de préférer à l'époux qu'elle avait,
Qui sous tous les rapports autant qu'elle brillait,
Un certain grand laquais, plus bête qu'une mule,
Mais fort comme Samson et carré comme Hercule !

XXV.

Vous avez un habit élégant, recherché,
On vous croit aussitôt un homme d'importance,
Car nous jugeons l'oiseau d'après la plume, en France,

Peut-être même ailleurs. Chacun est alléché
Par ce prisme trompeur que l'on nomme apparence,
C'est la cause souvent de plus d'un gros péché !

XXVI.

Que l'on ferait bien mieux , si l'on prenait la mode
De la toilette d'Eve avant qu'elle eût failli
(N'en disons point de mal , toute femme eût cueilli
La pomme aussi bien qu'elle) , usage fort commode
Et que je voudrais voir consacré par le code.
Ah ! puisse avant ma mort ce rêve être accompli !

XXVII.

Et la pudeur ! s'écrie un moine atrabilaire.
Allons donc , vous savez mieux que moi , très-cher frère ,
Que ce mot bien pompeux est de convention !
Qu'il est sous le soleil plus d'une nation
Vivant , sans vêtement , dans son coin solitaire ,
Qui vaut autant que nous et même mieux , dit-on !

.

XXVIII.

Sur ma table de nuit sont mes livres fidèles,
Eux seuls avec mon chien ne me trahissent pas,
Ils ne regardent point comme les hirondelles,
Si mon ciel est limpide ou chargé de frimas,
J'oublie, en les lisant, les chagrins d'ici-bas,
Et je crois à mon dos sentir flotter des ailes !

XXIX.

J'y place aux premiers rangs mon noble Béranger,
Qui chanta sans rival Lisette et sa patrie ;
Mon Lamartine aimé, dont chaque rêverie
S'écoule harmonieuse, ainsi qu'un flot léger ;
Mon charmant de Musset, dont la prose fleurie
A plus de fine odeur qu'un bouquet d'oranger ;

XXX.

Et mon Victor Hugo dont le vers gronde et tonne,
Et s'amollit parfois comme un refrain d'oiseau ;
Qui chante également la tombe et le berceau,

Le désespoir qui râle ou la fleur qui boutonne ;
Et mon Briseux naïf, dont la plume bretonne
A peint si fraîchement Marie au pont Ker-lô !...

XXXI.

Pardon, mon cher lecteur ! mon style à l'aventure
Court sans s'inquiéter des règles de Boileau !
Comme un bournous arabe, il n'a point de suture,
Point de transitions ! Ainsi fait la nature !
Aligne qui voudra ses phrases au cordeau,
C'est bien plus ennuyeux, peut-être est-ce plus beau ?

XXXII.

A gauche, vers mes pieds, se dresse un secrétaire
Qui cache dans ses flancs plus d'un riche trésor,
Non de ce métal jaune au pouvoir délétère,
Dont on a fait un Dieu non loin du mont Thabor,
Et qui depuis ce temps, sous le nom de veau d'or,
Comme le tigre à jeun, a dépécé la terre ;

XXXIII.

Mais de bijoux du cœur, de ces riens précieux
Qui valent bien souvent tout un monde à nos yeux,
Symboles de bonheur, d'amour et de souffrance,
Par qui le souvenir se noue à l'espérance ;
Hiéroglyphes sacrés, au sens mystérieux,
Dont seuls nous connaissons la magique puissance !

XXXIV.

Que j'ai baisé de fois ces débris rassemblés !...
Là sèche le bouquet que me donna Camille,
Un jour que nous errions tous deux le long des blés ;
O souvenir de deuil ! ô beaux jours envolés !
Avant que sur les champs n'ait couru la faucille,
J'ai vu dans un cercueil clouer la jeune fille !...

XXXV.

Plus loin, la bourse en grains que Laure me broda,
Laure aux yeux de velours, à la taille d'abeille,
Aux mains de patricienne, aux lèvres de groseille ;
Elle effaçait Junon quand sur le mont Ida,

A son époux divin , rieuse , elle céda.....
Racan l'eût proclamée à nulle autre pareille !

XXXVI.

O rage ! la traîtresse avait un cœur de fer !
Sa chair était pétrie et de lait et d'ivoire ;
Mais jamais corps plus blanc n'eut une âme plus noire ,
Elle abreuva mon cœur de honte et de déboire ,
Et m'a fait dévorer , pendant dix nuits d'hiver ,
Sous son balcon maudit les tourments de l'enfer !...

XXXVII.

Voici l'œillet tombé des cheveux bruns d'Edmée ,
La jeune fille riche et belle , et tant aimée ,
Que , pauvre étudiant , dans l'ombre j'adorais ;
Dieu ! que j'ai fait de vers où je la comparais
A l'étoile splendide , à la fleur embaumée !...
Si je te les contais , lecteur , que tu rirais !

XXXVIII.

Puis les lettres d'Emma , de cette jeune femme

Qui depuis... Mais alors les mots passionnés
Ruisselaient de sa plume en cascades de flamme...
Puisse le Dieu vengeur des serments profanés,
Doter ses jours d'autant de moments fortunés
Qu'elle ôta de bonheur et de joie à mon âme !

XXXIX.

Mille choses encore, une énorme moisson
D'agendas et d'albums, des fragments de chanson,
Des billets doux chargés de fautes d'orthographe,
Des bagues, des cachets, et puis mon épitaphe
Faites par mes amis, un soir de réveillon ;
Puis des vers d'Hégésippe ornés de son paraphe.

XL.

Pour moi c'est tout un monde, ainsi que Bernardin
En vit fourmiller un sur un petit brin d'herbe ;
Ce sont mes souvenirs que j'ai noués en gerbe,
Souvenirs du soleil qui dorait mon matin ;
Ce sont quelques clous d'or que peut tenir ma main,
Comme dit Bossuet dans sa prose superbe !

.

XXI.

Lectrice, je vous prie, ah ! gardez le secret,
Et je vous ferai voir, auprès de moi blottie,
Ma compagne de lit, si blanche qu'on dirait
Que d'un flocon de neige elle est un jour sortie ;
Voyez ces yeux voilés de tant de modestie,
Ces bras si délicats et ce pied si fluet !

XLII.

Je vous dirai son nom ; mais la femme est frivole,
Jurez donc sur l'honneur de ne le confier
Pas même au flot qui fuit, pas même au vent qui vole,
Les roseaux, par hasard, pourraient le publier ;
On sait jusqu'où conduit une vaine parole,
Je prends pour mes témoins Midas et son barbier !

XLIII.

Son nom ? pourquoi rougir ? son nom c'est... c'est Hermine,
Ma chatte que j'adore à cause de ses tours,
Et puis elle est si douce... on le lit sur sa mine,
Jamais, depuis un an, l'astuce féminine

N'a fait sortir la griffe à ses pieds de velours.

Peut-on en dire autant de bien d'autres amours ?

.
.

XLIV.

Ce que c'est que de nous ! le hasard en dispose.

Cet ouvrage devait avoir onze cents vers ;

Mais un certain démon à joue et blanche et rose ,

M'a mis d'hier au soir le cerveau de travers :

Adieu donc Apollon , et les vers et la prose ,

Je vais chanter l'amour au pied des chênes verts !

XLV.

Ami qui lis cela , souffre que je t'embrasse ;

Pour aller jusqu'au bout , il faut du bon vouloir.

Je ne m'abuse pas , je n'y vois nulle trace

De l'humour de Musset , de Voltaire ou d'Horace ,

C'est bien pauvre et bien plat ! Cher lecteur , au revoir ,

Pour le moment je bâille et vais dormir , bonsoir !...

Mervans , août 1850.

SONNETS TRADUITS DE PÉTRARQUE.

I.

Si je puis oublier les chagrins si cuisants
Qui torturent ma vie et l'accablent sans cesse ,
Si je puis voir vos yeux affaiblis par les ans ,
Perdre de leurs regards la force enchanteresse !

Si de vos cheveux d'or l'âge argente la tresse ,
Si je vous vois quitter ces pompeux vêtements ,
Perdre ce teint rosé qui cause ma tristesse
Et me fait exhaler tant de gémissements !

Alors , peut-être , Amour m'inspirera l'audace

De vous dire les ans et les jours que je passe
A souffrir, à pleurer pour vos attraits vainqueurs.

Et si notre âge, alors, n'est plus fait pour ses charmes,
Ni pour les chauds désirs que ce dieu souffle aux cœurs,
A ma douleur, au moins, accordez quelques larmes !

II.

Tel que Phœbus sorti d'un nuage qu'il dore,
De ses rayons embrase et la terre et les cieux,
Comme après un orage, Iris, qui vient d'éclore,
Déroule dans les airs son spectre radieux ;

Telle tu m'apparus, et plus brillante encore,
Telle tu vins charmer et mon cœur et mes yeux.
Le jour où j'ai subi ton joug impérieux,
Où j'ai vu ta beauté sans seconde, ô ma Laure !

J'ai vu l'Amour, j'ai vu son regard triomphant,

Ses attraits souverains , dont rien ne nous défend ,
Et ma pauvre âme était inquiète et ravie.

De l'œil il me visait ; déjà sa flèche d'or
M'allait percer le cœur , c'était fait de ma vie !
Et pourtant je voudrais bien le revoir encor.

III.

Les nouvelles chansons , les plaintes des oiseaux ,
L'onde aux flots transparents , d'aucun sable mêlée ,
Qui coule en murmurant à travers les roseaux ,
Font dès le point du jour retentir la vallée !

L'aurore au teint plus blanc que neige immaculée ,
Aux cheveux plus brillants que les plus purs métaux ,
M'éveille quand son char à la roue étoilée
Effleure de son vol la cime des côteaues.

J'accours la saluer , cette splendide aurore ,

Et Phœbus qui la suit, et cet autre soleil,
Qui jadis m'éblouit et m'éblouit encore!

Parfois, je les ai vus à l'horizon vermeil,
Tous deux briller ensemble, et devant cette dame,
Le soleil paraissait sans éclat et sans flamme.

IV.

Oui, c'est bien cet air pur, et je vois apparaître
La riante colline où se levait jadis
L'astre dont les rayons, tant que Dieu l'a permis,
De joie et de bonheur illuminaient mon être!

Quelle pensée étrange en mon âme pénètre!
Tout espoir est déçu! les prés se sont flétris,
Le ruisseau s'est troublé, le nid qui la vit naître,
Jouet d'un vent cruel, n'est plus qu'un vain débris!

J'espérais, cependant, vivre et mourir près d'elle,

Pensant que les beaux yeux qui blessèrent mon cœur,
Sauraient guérir un jour leur atteinte mortelle.

Mais je suivais un maître au joug plein de rigueur ;
Tant que brilla le feu , mon âme fut brûlée,
Et je pleure à présent sur sa cendre envolée.

V.

Ces yeux , ces bras , ces pieds , cette fleur printannière ,
Qu'autrefois j'ai chantés avec tant de chaleur ,
Qui m'ont rendu la vie et pénible et légère ,
Et dans les rets d'amour ont enlacé mon cœur ;

Ces cheveux couleur d'or , où jouait la lumière ,
Les éclats si charmants de ce rire enchanteur ,
Qui faisaient à mes sens un paradis sur terre ,
Ne sont plus qu'une cendre informe et sans valeur.

Et cependant je vis tout enveloppé d'ombre ,

Je suis comme un vaisseau sans agrès et qui sombre,
Malgré les flots troublés , je reste au sein des mers ;

Mais je ne chante plus , car ma veine est tarie ;
Sans voix à mes côtés , ma lyre est endormie ,
Au lieu de lays d'amour , je n'ai que pleurs amers !

Octobre 1849.

LE VIN.

Quand sur l'amère pomme

Adam

Eut mis, pour damner l'homme ,

La dent ;

Il pleurait solitaire ,

Un jour ,

Son jardin , douce terre

D'amour.

On dit qu'alors le maître

Divin ,

Pour le calmer , fit naitre

Le vin ,

Plus d'un pauvre poète .

Le soir ,

Seul vient à la guinguette

S'asseoir :

Et son front par les veilles

Pâli ,

Trouve au fond des bouteilles

L'oubli.

Amis , fuyons les femmes :

Souvent ,

J'ai vu tourner leurs âmes

Au vent :

Avant de les connaître ,

J'aimais ;

Le vin n'est jamais traître .

Jamais !...

La gloire et son vertige .

L'argent ,

L'amour et son prestige
Changeant ,
Qui cherchent à me plaire
En vain ,
Ne valent pas un verre
De vin !...

J'ai voulu suivre Horace
De loin
Censeur , j'ai de ta grâce
Besoin ;
Ton serviteur , mort ivre
Chantait .
Et Bacchus sur ce livre
Dictait !

ÉLÉGIE.

LES LILAS.

Oui , mon frère , voici la mousse
Qui nous sert de nid soyeux ,
Le pré dont l'herbe était si douce
Aux écoliers insoucieux ;
Viens , suivons les vertes allées ,
Je veux te conduire là bas ,
Là bas , où de fleurs étoilées
Se couronnent mes vieux lilas.

C'est là que mes beaux jours d'enfance
Ont passé comme un rêve d'or ,

Et d'où, léger d'insouciance ,
Vers d'autres lieux j'ai pris l'essor :
Cent fois, sous les yeux de ma mère
Qui souriait à mes ébats ,
Comme le faon sur la bruyère ,
J'ai joué sous mes vieux lilas.

Quand eut sonné l'heure où l'on aime ,
Quand dans mon cœur de dix-huit ans
L'amour eut versé son baptême
Et ses mille rêves flottants ,
Ivre de folle inquiétude ,
Les nuits où je ne dormais pas ,
Je fuyais sous la solitude
Qu'offrait l'ombre de mes lilas.

Alors , pour mon âme charmée ,
Des amours s'éveilla l'essaim ,
Puis une femme trop aimée

Me laissa dormir sur son sein ;
Serment que me fit l'infidèle ,
Au moindre vent, tu t'envolas
Comme en automne l'hirondelle !...
Et j'ai gémi sous mes lilas !

C'était l'époque où de nos armes
Le bruit dans le monde éclatait ,
Où l'Europe, en proie aux alarmes ,
Sous notre drapeau s'abritait ;
A chaque fois que la victoire ,
De lauriers dotait nos soldats ,
J'ai chanté des refrains de gloire
Sous l'ombre de mes vieux lilas.

Depuis, des heures de tristesse
Dans mon ciel incolore ont lui ;
J'ai trop aimé, je le confesse ,
Mais tout le monde m'a trahi !

MALADETTO !!!

**Qu'il soit pris pour un autre... et râlant sur la roue,
Dise : Je n'ai rien fait ! Et qu'alors on le cloue
Sur un gibet en croix.**

VICTOR HUGO.

Puisque tu méprisais la parole donnée ,

Qu'une noire furie à ta perte acharnée ,

Agite ses serpents !

Puisse-t-elle en ton cœur former un tel orage ,

Que tu dises , tordant tes doigts crispés de rage :

Mon Dieu , je me repens !

Puisse le dieu des vers et la muse qui t'aime

Te flétrir en fuyant d'un honteux anathème !...

Ton esprit s'épaissir !...

Que Pégase aux crins noirs que ton bras fort captive ,

Se regimbe et t'oppose une croupe rétive ,

Sans jamais s'adoucir !

Puissent les vins fumeux qu'en fin gourmet tu sables ,

S'échapper de ton verre en flots insaisissables ,

Ou changés en poison ,

Te ronger le larynx , te tordre les entrailles !

Puisse l'eau pure , dont maintenant tu te railles ,

Devenir ta boisson !

Puisse-tu , pantelant , au char d'une maîtresse ,

En pleurant t'atteler !... sentir de la trahison

Le pied broyer ton front !

Puissent tous tes amis te fuir , comme dans l'ombre

L'enfant , quand il croit voir au cimetière sombre ,

Les morts danser en rond !...

Mais non, ami, plutôt fidèle à ta parole,

Envoie à ton ami les chants d'ivresse folle

Que tu lui dis un soir ;

Et que, soudain, l'amour et la muse au front d'ange,

Et Bacchus les cheveux couronnés de vendange,

Vers toi viennent s'asseoir !

PENSÉE.

**Le moi est haïssable.
PASCAL.**

**Dans ces temps de travail et de lutte où nous sommes,
La bonté peu souvent habite au cœur des hommes,
Et ceux qui parmi tous s'élèvent plus brillants,
Semblent grands d'égoïsme autant que de talents !**

CHANSON.

LES RÔLES.

Dans ce monde bigarré

De façon si drôle,

Où tout chacun à son gré

Se forge une idole,

Pour mes dieux, j'ai pris toujours

Le bon vin et les amours ;

C'est un joli rôle

O gué,

C'est un joli rôle !

Sous des amours de haut ton

Qu'un autre s'enrôle ,

Qu'avec des gens à blason

Un dandy s'accole ,

Pauvre , j'ai toujours fêté

La grisette et sa gaité ;

J'aime mieux ce rôle

O gué ,

J'aime mieux ce rôle.

Mondor sur des sacs d'écus

Geint et se désole ,

Et de longtemps ne dort plus

De peur qu'on le vole ;

Je veux toujours , sans compter ,

Rire , aimer , boire et chanter !

Oh ! le joli rôle

O gué ,

Oh ! le joli rôle !

Monseigneur, le dos couvert

D'une riche étole,

Vend au chrétien qui se perd

La sainte parole,

Moi, sans aube ni surplis,

Je fais le bien quand je puis,

J'aime mieux mon rôle

O gué,

J'aime mieux mon rôle.

Avoir pour chaque douleur

Un mot qui console,

A l'indigence, au malheur

Donner mon obole,

Rire de nos gouvernants

Qui changent à tous venants ;

C'est un joli rôle

O gué,

C'est un joli rôle.

Puiqu'hélas ! avec le temps ,

Le plaisir s'envole ,

Profïtons de nos instants

De jeunesse folle ;

Mes amis , sachons saisir

Toutes les fleurs du plaisir.

C'est le meilleur rôle

O gué ,

C'est le meilleur rôle.

A BÉRANGER.

Un an s'est écoulé, depuis l'heure bénie
Où sous mon toit modeste est entré le génie,
Où votre lettre exquise et pleine de bonté
A réveillé la joie en mon cœur attristé !
Elle sera toujours gravée en ma mémoire,
Pendant de longs instants, je ne pouvais le croire !
Quoi ! me disais-je, l'aigle a daigné visiter
L'oiseau qui dans la haie essayait de chanter,
Et dont la poésie, hélas ! à peine éclore,
Sans avoir le parfum, a le sort de la rose.

Le bienfait est un champ aux nombreuses moissons ;
Aussi le pauvre oiseau, de ses humbles chansons ,

Rend grâces à celui qui vit ses plumes frêles ,
Qui d'un péril certain a garanti ses ailes ,
Et c'est le seul tribut dont il puisse payer
L'aigle qui près de lui passa sans l'oublier.

Mervans , décembre 1850.

SONNET.

SUR DEUX JOLIS PIEDS.

**Car pour la petitesse
De ses pieds, elle était andalouse ou comtesse.
ALFRED DE MUSSET.**

**Non, Madame, il n'est pas de marquise espagnole
Qui livre sa basquine aux caresses du vent,
Et vers son balcon d'or, le soir, entend souvent
Monter, comme un soupir, la sérénade molle !**

**Il n'est pas de Française au minois décevant,
De Chinoise aux grands yeux, de bayadère folle,**

De blonde Cendrillon, du couchant au levant,
Qui ne jalouerait vos pieds, sur ma parole !

Je les ai vus briller, joli couple mutin,
Comme un marbre rosé, sous leur prison de soie,
Et tous les deux tiendraient sans peine dans ma main.

Soudain, je fus ému de tristesse et de joie,
Et je me dis depuis... Dussent-ils te briser,
Sous ces pieds délicats, mon cœur, va te poser !

CHANSON.

LA MUSE DES CHANSONS.

Gai lutin , qui pris naissance
Chez nos pères les Gaulois ,
Je te jure obéissance
Et me soumetts à tes lois ;
Mais pour que mon luth amuse ,
Daigne inspirer le pauvre.
Ah ! dis-lui , petite Muse ,
Dis-lui ton secret !

Collé mit le mieux en scène

De l'amour maint trait nouveau ,
Et tout en frisant l'obscène ,
A point tira le rideau.
Au diable masque ou céruse ,
Le scandale a tant d'attrait !
Ah ! dis-moi , petite Muse ,
Dis-moi son secret.

Désaugiers chante à merveille
Bacchus aux dons souverains ,
Jamais le jus de la treille
N'inspira plus beaux refrains.
Aux couplets lâchant l'écluse ,
Il rimait au cabaret !
Ah ! dis-moi , petite Muse ,
Dis-moi son secret.

Du doux bonnet de la gloire
Panard fut aussi coiffé ,

Sans Debraux on ne peut boire ,
Ni bien rire sans Gouffé !
De leurs traits piquants Méduse
Elle-même sourirait !
Ah ! dis-moi , petite Muse ,
Dis-moi leur secret.

Enfin Béranger arrive ,
Maître des magiques sons ,
Qui voit l'Europe attentive
Applaudir à ses chansons !
Des mets fins dont sa table use ,
La miette me suffirait ;
Ah ! dis-moi , petite Muse ,
Dis-moi son secret.

Alors , d'une voix follette ,
J'entends le petit lutin
Me dire : « Pauvre poète ,

- » Ne m'implore pas en vain !
 - » Un espoir trompeur t'abuse ,
 - » Car tout chansonnier discret ,
 - » Pieusement de sa Muse
 - » Garde le secret ! »
-

SONNET.

LA FANEUSE.

**Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.
BRAIZEUX.**

C'était alors le temps où le vent du midi
A séché dans les prés l'herbe, de son haleine ;
Les paysans fanaient, et de toute la plaine
Montait l'odeur des foins vers le ciel attiédi !

Là, je vis une enfant au corsage de laine,
Pieds nus, le teint hâlé, l'œil brillant et hardi,

Son âge était quinze ans et son nom Madeleine,
Son père, un vieux soldat d'Arcole et de Lodi.

Depuis, j'ai voyagé du Rhin aux pyramides,
J'ai vu la jeune vierge aux paupières timides,
Étaler de beauté ses trésors ingénus ;

J'ai vu la grande dame et ses grâces traitresses,
La folle courtisane aux vénales caresses...
Pourtant, j'aime toujours ma faneuse aux pieds nus.

Mervans, 29 janvier 1851.

SCÈNE D'HIPPIAS,

DRAME INÉDIT EN DEUX ACTES.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
RACINE.

ACTE I^{er}, SCÈNE V.

ASPASIE, puis THÉONE, ET HIPPIAS.

THÉONE, introduisant Hippias.

C'est l'homme de Milet! (Elle sort.)

ASPASIE, à part.

**Un Dieu me vient en aide!
Pour chasser de mon cœur le trouble qui l'obsède,**

Parlons de ce pays qui m'a donné le jour ,
Si charmant que les Dieux le prendraient pour séjour !
Ah ! que n'ai-je coulé là-bas ma vie entière !
Beau pays de soleil , ta rive hospitalière
Sous mes pas eût tressé des guirlandes de fleurs ,
Et banni de mon front la ride des douleurs !
(Haut, à Hippias.)
Approche ! parle-moi longtemps et sans contrainte !

HIPPIAS , à part, en l'admirant.

La beauté de Vénus sur ses traits semble peinte !
(Haut.)
Daigne me pardonner le crime audacieux
Qui m'amène, moi pauvre inconnu , dans ces lieux :
Veuille à mes longs propos ne mettre aucune entrave ,
Et tu me chasseras après comme un esclave ,
Si je te déplaïs.

ASPASIE.

Eh ! que ne parles-tu donc !
Que veux-tu ? des secours , un abri , quelque don ?
Jamais un suppliant , quel qu'il soit , peu m'importe ,
N'est venu vainement frapper à cette porte !

HIPPIAS.

Que Jupiter, le dieu de l'hospitalité,
Daigne récompenser ta générosité !
Bien douce au malheureux est la voix qui console,
Mais de tes belles mains je veux une autre obole !...
Deux ans se sont passés, depuis que dans Milet,
Comme une onde aux flots purs ma jeunesse coulait ;
Je n'avais pour bonheur, pour désirs, pour pensées,
Que d'épancher mon âme en strophes insensées !
J'allais jouir, heureux, du bruit doux et confus
Qui sort des rochers creux, des champs, des bois touffus,
Vint un jour !... D'Adonis on célébrait la fête,
La cité décorait ses palais jusqu'au faite ;
Tout riait, tout brillait d'un éclat radieux,
L'or sur les vêtements, le plaisir dans les yeux !
Au milieu des guerriers aux luisantes chlamydes,
Des éphèbes parés et des vierges timides,
Une femme, dirai-je, une femme arriva
Plus belle que jamais poète n'en rêva !

Un instant , je pensai que Vénus elle-même
Avait quitté Paphos et les plages qu'elle aime ,
Pour conduire le deuil de son cher Adonis !
Le cortège ondulait comme des blés jaunis ,
Et je ne vis plus rien... car la foule épaisse
Ravit à mes regards cette beauté choisie !
Je rentrai , mais en vain je tentai d'éloigner
Ce souvenir fatal , et je sentis saigner
Mon cœur , comme frappé d'une vive blessure.
Pour chasser de ce mal la cuisante torture ,
J'essayai de chanter... Mais mon luth s'est brisé ,
Et l'Inspiration m'a fui le front baissé !
Comme un fou je courus , et je cherchai sa trace ,
J'oubliais les instants , et les lieux , et l'espace ,
Comme unique bonheur , je désirais revoir
Celle qui sur mon être avait un tel pouvoir .
Celle qui sur ses pas , dans les âmes blessées ,
Laissait des passions si fortes amassées !
Cette femme déesse , Aspasia , était vous !

ASPASIE.

Et que peut-il avoir de commun entre nous ?

HIPPIAS.

Aspasie, en deux mots, permets-moi que j'achève.
Tu fus en même temps mon remords et mon rêve ,
Et je me consumais , et je ne doutais pas
Que l'Erèbe bientôt s'ouvrirait sous mes pas !
Enfin, y succombant, malgré ma vieille mère ,
Mon père en cheveux blancs et leur douleur amère ,
Sans rien considérer, doublement inhumain ,
Pour m'approcher de toi, je me mis en chemin !
Même, faut-il le dire , à Millet pleure encore
Une vierge, Myrto, pauvre enfant qui m'adore ,
Et qui devait poser, par les lois de l'hymen ,
Sa tête sur mon cœur, et sa main dans ma main !
Elle se meurt peut-être, et moi, dans ma folie ,
Poursuivant sans espoir une ombre, je l'oublie.

ASPASIE, comme rêvant.

C'est bien cela ! l'amour est pour l'homme un parfum :

Son odeur exhalée, il vous semble importun ;
Sans savoir si le vase, ou d'albâtre ou d'argile ,
Pauvre vase , toujours précieux et fragile ,
Ne se brisera pas quand vous le jetterez !

HIPPIAS , avec douleur.

Ne renouvez pas des tourments abhorrés !
J'arrivai dans Athène , où pour calmer ma vie ,
Je me réfugiai dans la philosophie.
Mais , ni les sains conseils , ni les sages propos
N'ont le don de guérir les incurables maux !
O douleur ! au milieu des règles et des nombres ,
Où Pythagore crut épeler les lois sombres
Qui par l'ordre des Dieux régissent l'univers ,
Au milieu des leçons de cent mattres divers ,
Je voyais rayonner votre beauté splendide ,
Et la science en vain me prêtait son égide.
Mon seul désir était de vous apercevoir !
Au théâtre , non loin de vous j'allais m'asseoir ,
Et la pièce finie , au moment où la foule

Sous le portique ouvert, à flots mouvants s'écoule,
J'emportais pour huit jours de bonheur un trésor,
Si j'avais pu toucher votre voile aux fils d'or!...
Enfin, je suis venu vous dire : Je vous aime !
Un mot de votre bouche est mon arrêt suprême,
Et de ce mot j'attends ou la vie ou la mort!.....

ASPASIE.

Quelque Dieu malveillant préside à votre sort !
Sachez-le donc , des rois , des grands hommes de Grèce ,
M'ont offert des cités au prix d'une caresse ;
Plus d'un héros fameux dans le monde vanté ,
A mes pieds abjura sa haute gravité !
Des poètes sans nombre ont envié d'inscrire
Mon nom en lettres d'or , au socle de leur lyre !

HIPPIAS.

Je ne l'ignore pas , mais l'amour peut siéger
Dans le cœur des puissants comme au cœur d'un berger,
Et partout fait couler des flots de même lave.
L'ambition sied peu , je le sais , à l'esclave ;

Mais quelquefois l'amour fait de l'esclave un dieu :
Une fois qu'en notre âme a pénétré ce feu ,
Nous sentons y germer des pensers grandioses ,
Et nous pouvons marcher vers les sublimes choses !
Mais quel est mon désir ? l'aumône d'un seul mot ,
D'un regard , d'un sourire , imperceptible impôt ,
Qui serait au trésor de vos grâces divines ,
Ce qu'est la goutte d'eau pour les plaines marines.

ASPASIE.

Il te faut retourner vers ta jeune Myrto.
Pour elle de l'hymen allume le flambeau.
Trop longtemps à mes yeux ton erreur se prolonge ,
Tu ne pourras jamais , sache-le , même en songe ,
Au bord de mon peplum appuyer un baiser ;
Nourrir ton fol espoir , ce serait t'abuser !

HIPPIAS.

Oui , c'est toujours ainsi ; vous dédaignez l'offrande
D'un esprit généreux , d'une âme forte et grande.
L'homme qui se présente est toujours rebuté

Quand il est comme moi fils de la pauvreté!
Il en pourra mourir, qu'importe! bagatèle!
Sa triste destinée est encore trop belle,
S'il a pu pour un jour dissiper votre ennui.
Mais vienne un grand seigneur, entraînant après lui
D'un luxe fastueux la suprême insolence,
Pour unique vertu qu'une vaine impudence,
Et qui blasé sur tout, s'en va de jour en jour
Offrir à vingt beautés un fantôme d'amour!
Sans crainte celui-là peut offrir sa supplique,
Car la sottise et l'or sont choses sans réplique!
Fût-ce un nouveau danseur, dans la ville, en renom:
Le parasite Arcas, Clitus le maquignon,
Ou l'un de ces frélons de la littérature
Qui jettent sur le miel d'Hybla leur bave impure,
Comme un certain Glaucus, vil poète hargneux,
Qui flétrit le génie et flétrirait les Dieux!...

.

Je n'exciterai plus dans ton cœur la colère,

Je m'en vais abreuvé d'une douleur amère ,
Esclave dévoué , 'quand ta bouche a parlé ,
Vers le lieu solitaire où tu m'as exilé ;
Vers ces bords où , dit-on , le Léthé coule et gronde ,
Portant le doux oubli dans sa vague profonde.
Seuil sacré , recevez mes funèbres adieux !
(A Aspasia .)
Et toi , qui n'as pas craint de t'opposer aux Dieux ,
Puisse Eros détourner de ta tête adorée
Les blessures qu'il fait de sa flèche acérée ,
Te laisser ignorer l'angoisse du remord
Qui , pareil au vautour , ronge le cœur qu'il mord !
Ignore le malheur !... que ton âme chérie
D'un souffle désastreux ne soit jamais flétrie ,
Et que jamais ton cœur ne se sente embraser
De l'amour qu'en mon cœur ta main vient d'écraser !

CHANSON.

LE DIABLE EST VIEUX.

Depuis six mille ans que le Diable
Cuve son orgueil en enfer,
Cette atmosphère impitoyable
A bien usé son corps de fer ;
Aussi la noire salamandre,
Chaque jour sent baisser ses yeux,
Ses nerfs amollis se détendre !...

Le Diable est vieux !

Un diabolin à son oreille,

A grand'peine vient lui corner :

« Papa, ta malice sommeille,

» Tu n'entends plus rien à damner. »

— « Hélas ! mon fils, tout déménage

» Avec les ans impérieux ;

» On ne vaut plus rien à mon âge :

» Le Diable est vieux ! »

— « Papa, nos sœurs, les diables roses,

» Phryné, Ninon et Pompadour,

» Faisaient royalement les choses

» Et damnaient leur homme par jour ;

» Maintenant Lais est rapace...

» Et se réfugie aux saints lieux,

» Quand le temps des chalands se passe...

» Le Diable est vieux ! »

.

Satan répond en chattemite :

« Tu sais le proverbe qui dit :

» Le Diable vieux se fait ermite.

» Je veux lui donner du crédit. »

Mais c'est pour mieux gripper les âmes ;

Car de ces vices odieux ,

Ceux qu'on farde sont plus infâmes...

Le Diable est vieux !

1

2

SONNET.

AMOUR DE FEMME.

Aux lieux où je l'aimais me voilà revenu.
Je l'ai revue au bal , et sa noire prune
Eût pu lire au travers de mon cœur mis à nu ,
Qu'il n'a rien dépensé de son ardeur fidèle !

Mais la perfide , au lieu d'un sourire ingénu ,
Entre ses doigts distraits chiffonnant sa dentelle ,
M'accueillit d'un regard plein de froideur mortelle ,
Comme si j'eusse été pour elle un inconnu !

C'est bien elle pourtant , la belle au teint d'ivoire !
A-t-elle donc perdu dans un an la mémoire
De nos rêves à deux , de nos serments sans fin ?

Un an ! c'est un peu plus que l'âge de la feuille
Que verdit le printemps et que l'automne cueille ,
C'est le temps d'un amour éclos au cœur humain !

SUR UN ALBUM,

IMITÉ DE CHATEAUBRIAND.

L'Amitié, la Gloire et l'Amour,
Quittant le céleste séjour,
Firent un voyage sur terre.
Égarés, ils vinrent un jour
A la porte de ma chaumière,
Où je leur rendis de mon mieux
Les honneurs ~~que~~ l'on doit aux dieux.
A leur départ, tous trois voulurent,
Pour payer l'hospitalité
Que dans ma demeure ils reçurent.

Transmettre à la postérité
Ma destinée et mon histoire.
Sur le marbre, je vis la Gloire
Essayer de graver en vain
Mon nom qu'on oubliera demain !
L'Amour, avec un fin sourire,
L'écrivit et puis l'effaça ;
Seule, l'Amitié put l'inscrire
Sur ses pages et l'y laissa !

CHANSON.

LA DEVINERESSE.

Jadis il était dans Paris

Une devineresse,

Aux doigts tremblants, aux cheveux gris,

Dont on vantait l'adresse.

Souvent un esprit fort, la nuit,

Chez elle se glissant sans bruit,

Lui dit :

« Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

» Contez-moi ce qui m'advendra

» La la ! »

A la fillette de quinze ans

Qui venait curieuse ,

Sur quelques rêves séduisants

La consulter rieuse ,

Elle disait : « Ah ! fuis l'amour ,

» Il peut te jouer mauvais tour ,

» Un jour !

» — Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

» Mère , que me contez-vous là ,

» La la ! »

Au jeune soldat qu'exaltait

Le souvenir de gloire ,

Des jours où notre aigle montait

Au ciel de la victoire :

« Au lieu des palmes des combats ,

» On trouve souvent le trépas ,

» Là-bas !

» — Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

» Mère, que me contez-vous là ,

» La la ! »

A tel poète infortuné

Qui, dans son insomnie ,

Révait pour son front couronné ,

Les lauriers du génie :

« Homère n'aurait pas de pain

» Et mourrait dans nos temps d'airain ,

» De faim !

» — Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

» Mère, que me contez-vous là ,

» La la ! »

Au ministre sans foi ni loi ,

Qui, bouffi d'insolence ,

Escomptait au profit d'un roi

Le bonheur de la France :

« Vous suivez un chemin glissant ;

» Tel qui croit s'élever puissant,

» Descend !

» — Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

» Quel discours me tenez-vous là ,

» La la ! »

Deux ans après était tombé

Le ferme appui du trône ;

Le poète avait succombé ,

Sans succès ni couronne ;

Blessé , le soldat se mourait ,

Et la jeune fille , en secret ,

Pleurait !

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

J'aurais deviné tout cela ,

La la !

CHANSON.

LA ROSE ET LE SOUCI.

Dans le jardin de la vie ,
Dieu mêla les fleurs ,
Et toute joie est suivie
De quelques douleurs.
Un plaisir qu'on se propose
Nous vient-il... Voici
Que soudain , près de la rose ,
Fleurit le souci.

Annette, ton cœur sautille

Au doux mot d'aimer ,
Et les serments d'un bon drille
Ont su te charmer ;
Mais déjà sur toi l'on glose ,
Prends garde à ceci...
Ou pour toi bientôt la rose
Deviendra souci.

Léon que le bonheur grise ,
Soumettra demain
La jeune et candide Élise
Au joug de l'hymen ;
Je le vois bientôt morose ,
Répéter aussi ,
Que Dieu trop près de la rose
A mis le souci.

Souvent de drame je couve
Un sujet charmant ;



Alors , quel plaisir j'éprouve

En le façonnant !

Mais quand après , vers ou prose

Ont peu réussi ,

Pour ma vanité la rose

Se change en souci.

Puisse la belle infidèle ,

Qu'autrefois j'aimais ,

Sous une atteinte cruelle

Ne pleurer jamais !

A Dieu qui fait toute chose .

Je dirai merci ,

S'il veut lui donner la rose ,

A moi le souci.

Bons amis , nous que rassemble

Un broc de vin vieux ,

Répétons longtemps ensemble

Nos couplets joyeux.
Tenons bien nos portes closes ,
Cafards , hors d'ici ,
Nous ne chantons que les roses ,
Nargue du souci !

RONDEAU.

A LA MUSE.

Sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle!

ALFRED DE MUSSET.

Allez au diable! Ô muse des chansons ,
Dont l'éperon sans cesse me talonne!
Vers longs et courts, de toutes les façons ,
Fuyez, fuyez!... Lorsque l'herbe foisonne
Dans nos grands bois ; quand chantent les buissons
Et l'alouette au milieu des moissons,
Laissez en paix ma lyre qui détonne,

Pour un instant faites place aux pinsons !

Allez au diable !

Non , revenez , ô mère des doux sons ,

Il faut aller où votre voix l'ordonne ,

Et dussiez-vous nous verser des poisons ,

Au lieu du miel que votre main nous donne ,

Nul n'oserait vous crier : ô félonne ,

Allez au diable !

ÉLÉGIE.

ANNE, MA SŒUR, NE VOIS-TU RIEN VENIR ?

Au temps du givre et de la glace,
Jadis, petits enfants frileux,
Autour du feu nous prenions place,
Pour entendre des contes bleus.
Quelquefois à mon cœur arrive,
Comme un gracieux souvenir,
Ce mot touchant de la captive :
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Dans les jours dorés de l'enfance ,
Où l'on s'enivre d'une fleur ,
A l'avenir qui de nous pense ?
Le présent n'est-il pas meilleur !
Il semble que d'aucun nuage
Notre ciel ne peut se ternir ,
Et nul ne s'écrie à cet âge :
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Quinze ans ont passé sur nos têtes ,
Et je ne sais quel vague émoi
Trouble nos âmes inquiètes ,
Nous pleurons sans savoir pourquoi !
Et nous demandons à la grève ,
Au lac, à la fleur, au zéphyr ,
La femme que notre amour rêve!...
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Puis , dans notre été , c'est la gloire



Qui s'offre à nos yeux abusés ,
A travers son prisme illusoire
Brillent des lauriers enlacés !
Leur plus radieuse couronne
Sur notre front devait verdir ,
Pourtant, voici déjà l'automne !...
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Pour ceux qui fécondent la terre ,
Et cependant souffrent de faim ,
Pour la pauvre fille sans mère
Qui vend sa vertu pour du pain ,
Pour ceux qui n'ont plus d'espérance
Et ne demandent qu'à mourir ,
A l'horizon de notre France ,
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Ainsi notre bouche se lasse
A former de stériles vœux ;

L'Âge vient et sa main de glace
Blanchit nos cœurs et nos cheveux !
Le bonheur que notre âme envie,
Ici-bas ne peut s'accomplir,
Et nous disons toute la vie :
Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

CHANSON.

LA MÉDISANCE.

J'avais chanté jusqu'à ce jour
Le vin, le printemps et l'amour,
Je chérissais la teinte rose,
Et vous voulez que je compose
Quelques couplets vifs et mordants !
Qui ? moi, donner des coups de dents ?
Je prise peu le fiel de la satire,
Hélas ! mes amis, je ne sais pas médire,
Non, non, je ne sais pas médire !



Que je sais plus d'un député
Qui pour l'un et l'autre a sauté !
D'honnêtes pères de famille ,
Qui naguère ont livré leur fille ,
Des gens qui tout confits en Dieu ,
La nuit courent au mauvais lieu !
Puissent au ciel ces hauts faits les conduire !.
Hélas ! mes amis , je ne sais pas médire ,
Non , non , je ne sais pas médire !

Enfin , si j'en croyais mes yeux ,
Notre bas monde est pour le mieux ;
Je vois tout au travers d'un prisme ,
Si bien que , dans mon optimisme ,
Je vous l'avouerais sans façon ,
Je suis content de ma chanson !
Vous le voyez , à quoi bon vous le dire ?
Hélas ! mes amis , je ne sais pas médire ,
Non , non , je ne sais pas médire !

ÉLÉGIE BÉARNAISE.

~

BASTIEN.

**C'est toujours cet amour qui déchire les hommes.
ANDRÉ CHÉNIER.**

Viens sur mon lit , mon frère , ami fidèle ,
J'ai de la mort pressenti l'aiguillon ;
Tu sais le toft par de là le vallon ,
C'est sa demeure... Ami , va-t-en vers elle...
Mon pied ne peut , cloué par la douleur ,
Suivre la route où l'appelle mon cœur.

Tu la sauras connaître à sa voix douce.
À son teint rose, à l'éclat de ses yeux :
Son jeune sein s'arrondit gracieux
Comme le nid qui point parmi la mousse.
Quand elle chante aux échos du vieux pont,
À ses refrains la fauvette répond.

C'est la Laudha, mon chagrin et ma joie.
Pour la trouver, mets-toi vite en chemin :
Aborde-la, ton berret à la main,
En lui disant : « Vers vous Bastien m'envoie.
Il va mourir : avant d'aller vers Dieu
Il a voulu vous dire un mot d'adieu. »

Si de ses yeux coulent alors des larmes,
Preusement tu les recueilleras
Dans ce mouchoir que tu m'apporteras :
Ma dernière heure en aura quelques charmes.
Si pour mon âme elle s'en va prier

Avec ferveur la vierge du sentier.

Redis-le moi!... Si, bonheur que j'implore,
Pour consoler un pauvre moribond,
Elle consent à traverser le mont,
Amène-la, que je la voie encore!
Mais si son cœur, pour moi qui vais mourir, •
N'avait ni vœu, ni larme, ni soupir,

Quitte-la vite, en lui disant : « Cruelle,
» J'aime Bastien, moi ! je vais, triste et seul,
» Du malheureux préparer le linceul.
» Avant le temps, la mort par vous l'appelle. »
Puis reviens-t'en, mon Pierrou ; seulement,
Si c'est ainsi, reviens bien lentement !

Oh ! que ne puis-je, ô mon Dieu, pour une heure,
Près de mon lit entendre encor sa voix !

Oh ! que ne puis-je , une dernière fois ,

Apercevoir le toit de sa demeure !...

Embrassons-nous... et hâte ton retour ,

Je serai mort avant la fin du jour !

• —————

CHANSON.

LE COUVENT DE THÉLÈME.

Un jour que je rimais gaîment

Un graveleux poème,

Suzon me dit pieusement :

« Ami, plus de blasphème,

» Prenons nos bâtons

» Et partons

» Au couvent de Thélème.

» Il est temps de finir enfin

» Notre train de Bohème,

- » Pour tromper le diable si fin ,
- » Usons de stratagème ,
- » Mettons-nous *ad hoc*
- » Sous le froc
- » Des moines de Thélème.

- » Puisqu'il faut que l'homme ici-bas
- » Pour le paradis sème ,
- » Plus de vie aux joyeux ébats ,
- » Varions de système ! »
- Oui , dis-je , Suzon
- A raison :
- Vive , vive Thélème !

Là-bas , point de propos méchants ,
De sinistre anathème ;
Escobar , en s'en approchant ,
Deviendrait franc lui-même ;
Dieu qui fit ce nid ,

Réunit

Les bons cœurs à Thélème.

Ils n'ont jamais pâli, les nuits,

Sur Legendre ou Barême.

Trouver un remède aux ennuis,

C'est l'unique problème

Qu'on cherche en buvant

Au couvent

Des moines de Thélème.

Sur leur teint la santé fleurit,

Point de visage blême ;

Ils passent de la table au lit,

L'année est sans carême,

Le vin des bons clos

Coule à flots

Au couvent de Thélème.

Enfin, ma petite Suzon,

Et c'est le point suprême.

Où y permet que sans façon.

En liberté l'on s'aime.

Pour les gais barons.

Les tendrons

Foisonnent à Thélème.

C'est ainsi que je formais

Ce riant théorème

Qu'autrefois rêva Rabelais :

Mais quelle erreur extrême !

Pour nous, il n'est pas

Ici-bas

De couvent de Thélème !

TRISTESSE.

Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

THÉOPHILE GAUTIER.

Il est au fond de la vallée
Un lieu solitaire où, le soir,
A l'heure où la sphère étoilée
D'astres sans nombre s'est peuplée,
Triste et rêveur je vais m'asseoir !

J'y pense à mes jeunes années,
A mes beaux rêves d'avenir,
A mes illusions fanées,

Blanches sœurs d'espoir couronnées ,
Dont je n'ai que le souvenir !

Chaque printemps la marjolaine
Voit ses pétales s'entr'ouvrir ,
Du Zéphyre la tiède haleine
De ses fleurs parsème la plaine ;
Seul , mon cœur ne peut plus fleurir !

EXPOSITION D'ŒDIPE ROI,

TRADUIT DE SOPHOCLE.

(Au lever du rideau , on voit le peuple Thébain prosterné au pied des autels
d'Œdipe. Celui-ci sort de son palais.)

ŒDIPE , LE GRAND PRÊTRE DE JUPITER , PEUPLE.

ŒDIPE.

Enfants du vieux Cadmus , de ces autels sacrés ,
Pourquoi venir en foule assiéger les degrés ?
De rameaux suppliants votre main est chargée ,
Partout fume l'encens dans la ville affligée ,

Partout des chants de deuil exhalés dans les airs
Mêlent aux cris plaintifs leurs lugubres concerts.
A nul je n'ai commis le soin qui m'est si tendre
De venir, mes enfants, vous voir et vous entendre,
Moi, votre père, Œdipe au nom partout vanté.
(Au grand prêtre.)
Par ta bouche, ô vieillard, que leur vœu soit dicté !
Parle, rapporte-moi leur désir et leur plainte.
Il faudrait qu'en mon cœur la pitié fût éteinte,
Pour ne m'attendrir pas à de telles douleurs ;
Parle, et si je le puis, je sécherai vos pleurs.

LE GRAND PRÊTRE.

Roi de Thèbes, tu vois quelle foule en détresse
Autour de tes autels à flots nombreux se presse !
Des enfants, dont les pas sont incertains encor,
Des guerriers, du pays l'élite et le trésor,
Des vieillards fléchissant sous le poids des années,
Et moi, prêtre du Dieu qui tient nos destinées !
Pour le reste, on le voit décoré d'olivier,

Sur la place publique, en pleurs s'agenouiller ,
Du temple de Minerve envahir les portiques ,
Ou gagner d'Ismenus les autels prophétiques.
Œdipe , sans espoir , ton peuple agonisant
Vainement se débat dans une mer de sang.
La mort atteint les fruits en germes dans la terre ,
Les troupeaux... les enfants dans le sein de leur mère ;
La peste aux noirs flambeaux , hideuse déité ,
Nous ronge et de Cadmus dépeuple la cité.
Le ténébreux Adès s'enrichit de nos larmes ,
Contre lui nous venons te demander des armes !
Nous venons t'invoquer , non comme un immortel ,
Mais comme le héros dont le soin paternel
Guérit le mieux les maux de l'existence humaine ,
Ou ceux que le courroux des Dieux vengeurs amène ;
C'est toi qui , survenant dans nos murs , étranger ,
D'un tribut destructeur as su nous dégager.
Nul de nous ne t'aidait , et la ville confesse
Qu'au seul conseil des Dieux tu puisas ta sagesse.

De nouveau , je te prie , à tes pieds prosterné ,
D'opposer un obstacle au fléau déchainé.
Et si quelque mortel à l'esprit magnanime ,
Ou qu'un Dieu bienveillant de son souffle t'anime ,
Sache prêter l'oreille à leurs doctes avis ,
Les sages du succès marchent toujours suivis !
O le meilleur des rois , tends les mains à ta ville ,
Ajoute à tes lauriers une palme fertile !
Tes fidèles sujets , par toi sauvés jadis ,
Te décorent du nom de sauveur du pays !
Plaise aux Dieux que ta vie à la race future
Ne rappelle jamais cette triste aventure ,
Qu'après avoir sauvé les Thébains du danger ,
Ton règne , de nouveau , les a vus s'y plonger !
Ah ! daigne relever une ville abattue ,
Eloigne de ses bords le fléau qui la tue ;
Accomplis jusqu'au bout ton dessein généreux ,
Autrefois entrepris sous un auspice heureux ;
Si tu tiens à régir la nation thébaine ,

N'attends pas que la mort ait détruit ton domaine !
Voudrais-tu donc régner sur de vides états ,
Vaisseau sans matelots , tour forte sans soldats ?

ŒDIPE.

Enfants infortunés , je connais votre peine ,
Je sais quel noir souci dans ces lieux vous amène :
Cependant nul de vous ne souffre autant que moi ,
L'affliction de tous accable votre roi ,
Qui sent à ses chagrins s'ajouter ceux des autres .
Et qui déplore ensemble et ses maux et les vôtres .
Vos plaintes ne m'ont point surpris sur le chevet ;
Je versais bien des pleurs , et mon esprit rêvait ,
En cherchant un moyen qui pût nous être en aide .
Au désastre public je n'ai vu qu'un remède .
A Delphes , par mes soins , Créon est envoyé
Consulter d'Apollon le mystique trépié ,
Et demander au Dieu quel vœu , quel sacrifice
Pouvait à mes sujets rendre le ciel propice .

Du chemin , mille fois , j'ai calculé le temps :
Il tarde ! l'heure passe , inquiet je l'attends ;
Car un cœur bien pervers battrait dans ma poitrine
Si je n'exécutais la volonté divine.

Janvier 1852.

SONNET - ÉPILOGUE.

A MES VERS.

**Allez, ô mes sonnets, et vous, ô mes chansons !
Voici le temps venu de déployer vos ailes.
Quittez de votre nid les ombrages fidèles
Où brillèrent pour vous tant de douces saisons.**

**Redoutez, mes enfants, les louches trahisons,
Gardez-vous de blesser vos pieds roses et grêles,
De laisser le duvet de vos plumes si frêles
Aux pierres des chemins, aux ronces des buissons.**

Ces mots sont superflus , car , échappés à peine ,
Viendra fondre sur vous la censure inhumaine
Qui brise la colombe et pardonne au vautour .

Vous serez déchirés , doux fils de ma pensée ,
Et vous regretterez vainement le séjour
Où votre enfance fut si mollement bercée !

FIN.

NOTES.

NOTES.

LETTRE DE BÉRANGER.

Page VII.

En décembre 1849 j'eus l'ambitieuse idée d'écrire à Béranger. Avec sa bienveillance habituelle, il me répondit par cette lettre bien flatteuse et d'un grand prix pour moi, même en écartant tout ce qu'elle peut avoir de complaisant.

La métaphore d'arc et de flèche, qu'il fait avec son esprit et son goût habituels, vient de ce que je lui disais qu'en lui envoyant des chansons, je tentais l'œuvre des poursuivants de Pénélope voulant tendre l'arc d'Ulysse.

Des trois chansons dont il parle, on trouvera de l'une le premier couplet à la page 143, et une autre en entier à la page 147.

Page 3.

J'ai admis, non comme le plus rationnel, mais comme le moins ennuyeux, l'ordre chronologique de mes compositions. Il y aurait eu de la monotonie à grouper en faisceau toutes les pièces d'un même genre.

N É É R E.

Page 19.

On voit facilement que cette pièce est une mauvaise imitation du *Jeune Malade* d'André Chénier. On me dira avec le *Misanthrope* que le temps ne fait rien à l'affaire ; ce n'est cependant que grâce à l'époque où cette élégie fut composée que je l'introduis ici.

ROMÉO ET JULIETTE.

Page 87.

Mince fragment d'une mise en vers de *Roméo et Juliette*, que j'avais déjà bien avancée à Dijon, en 1847, et qui malheureusement ou heureusement s'est perdue.

A M^{lle} RACHEL.

Page 99.

Ces vers furent jetés à M^{lle} Rachel, à Dijon, sur le théâtre, après une représentation de *Phèdre*.

L'EAU BÉNITE DE CAVE.

Page 127.

On sait que Rabelais appelle quelque part, dans son *Iliade bouffonne*, le vin, eau bénite de cave. Il n'est pas besoin d'expliquer pourquoi cette chanson, comme plusieurs autres, a été mutilée.

AVANT, PENDANT, APRÈS.

Page 129.

J'ai réuni ces trois sonnets d'époque fort différente parce que, composés sans préméditation et sous l'impression d'émotions diverses, ils forment pour moi une trilogie du cœur plus intéressante que celle d'Eschyle, de Schiller et de Beaumarchais.

A BÉRANGER.

Page 147.

Chanson qui m'a valu la charmante réponse de notre grand Béranger.

SONNET DE BEMBO.

Page 159.

Ce sonnet et les cinq de Pétrarque, à la page 183, ont été traduits à l'occasion d'une thèse que j'avais

entreprise sur l'influence des poètes italiens en France ,
au xvi^me siècle. Celui-ci est un modèle du goût douce-
reux et faux des successeurs de l'amant de Laure.

VOYAGE AUTOUR DE MON LIT.

Page 165.

C'est une bluette composée d'abord en prose , et dont
je me suis amusé à tourner en vers une faible partie.
Que l'on me pardonne ce pastiche.

MALADETTO!!!

Page 201.

Le lecteur comprendra sans peine que ce n'est là
qu'une plaisanterie un peu chargée, et que j'aurais
peut-être dû éliminer.

A BÉRANGER.

Page 211.

J'envoyai à Béranger ces quelques vers pour le re-
mercier de sa lettre si bienveillante.

SONNET.

Page 213.

On pourra trouver ce sonnet un peu bien roman-

tique, dans la mauvaise acception du mot, et précieux. Il y a dans ce recueil pour tous les goûts, et même pour le mauvais, je le crains.

SCÈNE D'HIPPIAS.

Page 221.

Fragment d'un drame antique. Le grand succès de *la Ciguë*, la réussite d'*Horace et Lydie*, de *Thersite*, du *Moineau de Lesbie*, etc., avait éveillé ma verve, et je voulus aussi, au rebours d'André Chénier, sur des sujets anciens faire des vers nouveaux. J'intitulai la chose, *Hippias* ou *un Caprice d'Aspasie*; mais le premier acte élaboré, je le trouvai flasque et froid, et je pendis l'œuvre au clou pour ne plus la décrocher.

Page 252.

L'âge vient et sa main de glace
Blanchit nos cœurs et nos cheveux.

On sait que notre satirique Régnier a dit :

Ainsi que notre poil blanchissent nos désirs.

BASTIEN.

Page 257.

Ce chant est indigène du Béarn. Je l'ai imité d'une œuvre patoise dont je n'ai pu reproduire le sentiment et la gracieuse simplicité.

LE COUVENT DE THÉLÈME.

Page 261.

Tout le monde connaît cette charmante abbaye fondée par Rabelais, et dont l'accommodante devise était :
« FAIS CE QUE VOULDRAS. »

EXPOSITION D'ŒDIPE.

Page 267.

J'ai essayé de rendre la grande simplicité du roi des tragiques grecs, et j'en suis resté bien loin. Il est juste de dire que notre poésie dramatique demande dans les vers une pompe souvent guindée. Cette traduction, du reste, comme celles de Lucrèce, de Martial, de Pétrarque, etc., éparses dans ce volume, sont très-utiles à un commençant pour lui apprendre à resserrer la pensée et à lutter, vainement il est vrai, avec la grâce ou l'énergie de l'original.

FIN DES NOTES.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU VOLUME,

PAR GENRE DE COMPOSITION ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

CHANSONS.

	Pages.
1. Béranger (à).	147
2. Couvent de Thélème (le).	261
3. Devineresse (la).	239
4. Diable est vieux (le).	231
5. Eau bénite de cave (l').	127
6. Médisance (la).	253
7. Muse des chansons (la).. . . .	215
8. Or et dorure.	111
9. Plus belle fille (la).	155
10. Règle de vie.	139
11. Rêves (les).	143
12. Rôles (les).	207
13. Rose et Souci.	243

DÉDICACES ET VERS SUR DES ALBUMS.

	Pages.
1. Album (Vers mis sur un), d'après Byron. . .	77
2. Album (Vers mis sur un), d'après Château- briand.	237
3. Dédicace.	33
4. Envoi Romantique.	29

ÉLÉGIES.

1. Alice.	49
2. Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ? . .	249
3. Bastien.	257
4. Élina.	9
5. Lamentation.	151
6. Lilas (les).	195
7. Mort d'une jeune fille (sur la), d'après l'Alle- mand.	69
8. Planto.	73
9. Revenez.	161
10. Tristesse.	265

ÉPIGRAMMES DE MARTIAL.

15. Quinze épigrammes de Martial.	133
---	-----

ÉPITRES.

1. A Béranger.	211
2. Comme d'un vase coule une liqueur choisie. .	91
3. Gui l'an neuf (au).	115

	Pages.
4. Maladetto.	201
5. Rachel (à M ^{lle}).	99

FABLE.

1. La Rose et le Limaçon, d'après Th. Gautier.	53
--	----

FANTAISIES.

1. Chant, d'après Edgard Quinet.	39
2. Christine.	11
3. Fleur (à une).	5
4. Vin (le).	189

LETTRE DE BÉRANGER A L'AUTEUR. . . .	VII
--------------------------------------	-----

MADRIG AUX.

1. Madrigal grec, d'après Méléagre.	199
2. Octavie (à).	101
NOTES.	277

PENSÉES.

1. Dans ces temps de travail et de lutte où nous sommes.	205
2. Elisa Mercœur (sur un volume des Œuvres d').	45

POÈMES ET FRAGMENTS.

1. Hippias (scène d').	221
2. Néère, idylle antique.	19
3. Voyage autour de mon lit.	165



POÉSIES INTIMES.

	Pages.
1. Adieu.	75
2. Adieux à Dijon.	61
3. Brune et Blonde.	57
4. C'est l'Amour.	55
5. Doute.	79
6. Lambeaux.	109
7. Souhaits.	15
8. Toi qui portes diadème.	81
9. Tourterelles (les).	83

ROMANCES.

1. Mois des Roses (le).	117
2. Nid de bouvreuil (le).	89

RONDEAU.

1. Muse (à la).	247
-------------------------	-----

SONNETS.

1. Amour de femme.	235
2. Après.	131
3. Avant.	129
4. Ces yeux, ces bras, ces pieds, cette fleur printannière, d'après Pétrarque.	187
5. Château de Bourgogne (sur un).	7
6. Cœur et les Cheveux (le), d'après Bembo.	159
7. Confession.	85

	Pages.
8. Dame qui tenait son enfant sur son sein (sur une jeune).	43
9. Désespoir d'amour, d'après Cervantès. . . .	119
10. Épilogue.	273
11. Faneuse (la).	219
12. Léonora d'Este (à), d'après le Tasse. . . .	103
13. Les nouvelles chansons, les plaintes des oiseaux, d'après Pétrarque.	185
14. Nid de Chardonnerets (le).	145
15. Oui, c'est bien cet air pur et je vois apparaître, d'après Pétrarque.	186
16. Pendant.	130
17. Pieds (sur deux jolis).	213
18. Prologue.	3
19. Si je puis surmonter les chagrins si cuisants, d'après Pétrarque.	183
20. Tel que Phoebus sortant d'un nuage qu'il dore, d'après Pétrarque.	184

TRADUCTIONS.

1. Amour (sur l'), d'après Anacréon.	153
2. Amour enchaîné par les Muses (l'), <i>id.</i> . . .	37
3. Couronne mystérieuse (la), de l'Allemand. . .	65
4. Horace et Lydie, d'Horace.	47
5. Jeune Fille et l'Hirondelle (la).	105
6. Œdipe roi (Exposition de la tragédie d'), de Sophocle.	267
7. Précaution inutile.	121

	Pages.
8. Roméo et Juliette (Fragment de la scène du balcon de), de Shakespeare.	87
9. Rose (la), d'Anacréon.	141
10. Vénus (à). Début du poème <i>De naturâ rerum</i> , de Lucrèce.	123
TABLE.	283

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES ET DU VOLUME.

1

2

3

4

